

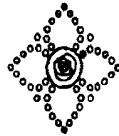
JOURNAL

de

l'Association des Professeurs

de

l'Enseignement supérieur et moyen



N° 25 — MAI 1930

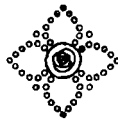
JOURNAL

de

l'Association des Professeurs

de

l'Enseignement supérieur et moyen



N° 25 – MAI 1930

Entre le passé et l'avenir.

Vingt-cinq ans, ce n'est pas l'éternité. Mais vingt-cinq ans dans la vie d'une association, surtout luxembourgeoise, c'est énorme et par les temps qui courent, où tout passe avec une rapidité de record, il convient certainement de souligner le fait qu'une chose humaine a duré vingt-cinq ans.

C'est le cas de l'Association nationale des professeurs luxembourgeois de l'enseignement secondaire, laquelle a été constituée officiellement en 1905 après que l'idée en eut germé dans l'esprit de quelques-uns et mûri pendant plusieurs années. A travers une période héroïque remplie d'enthousiasme et de difficultés, de tâtonnements, d'erreurs peut-être et d'encourageants succès l'Association des professeurs luxembourgeois est parvenue à s'assurer sa place dans l'opinion publique et dans la vie du pays. Elle a réussi à grouper la presque totalité des membres qualifiés du corps enseignant — les abstentionnistes, pour être peu, sont encore trop — et ce qui plus est, elle a réussi à les satisfaire et à se mettre à l'abri de toute hostilité, sinon de toute critique. Elle a réussi à démontrer, contre la méfiance des uns et l'indifférence des autres, qu'elle n'était ni une machine de guerre contre tous les pouvoirs légaux et légitimes ni un théâtre d'excentricités où se produiraient des utopistes incorrigibles.

Dirigée par des présidents et des comités divers, comprenant dans son sein des hommes aux conceptions philosophiques, scientifiques, pédagogiques souvent différentes, elle a su trouver la bonne voie en poursuivant sagement, sans prétention et sans éclat inutile, la tâche que ses fondateurs lui avaient assignée : maintenir l'union entre tous les membres du corps professoral, travailler à la prospérité de l'enseignement moyen et défendre les intérêts moraux et matériels du personnel des établissements d'enseignement secondaire du Grand-Duché.

Des hommes sont partis de ce monde qui étaient parmi les collaborateurs des premières années et auxquels reste acquise la reconnaissance des survivants, d'autres sont venus après eux à travers ce quart de siècle qui ont continuée leur œuvre pour la transmettre aux générations futures. Qu'il nous soit permis de formuler ce vœu que cette recommandable ardeur ne s'éteigne pas, que tout ce qu'il y a d'idéal, de sage, de louable dans les buts de l'Association continue à trouver parmi nous des propagateurs dans les temps à venir, pour le plus grand bien du corps enseignant comme de l'enseignement lui-même et de notre cher petit pays de Luxembourg.

N. MARGUE.

Vingt-cinquième anniversaire de l'Association.

Après vingt-cinq années d'existence, grande *mortalis aevi spatium*, les sociétés comme les individus ont l'habitude de jeter un regard en arrière, afin de mesurer le chemin parcouru.

Si presque tous nos collègues sont aujourd'hui membres de l'Association, il y en a beaucoup qui n'apportent à ses séances, à ses oeuvres qu'un intérêt plutôt mitigé, un intérêt qui, en tout cas, ne ressemble en rien à l'ardeur de ses fondateurs ni à l'animosité de ses premiers détracteurs. Il peut donc être intéressant de rappeler que l'Association n'a pas toujours été la chose anodine qu'on pourrait croire, et que sa création a rencontré même de grosses difficultés.

L'idée d'une association des professeurs luxembourgeois de l'enseignement supérieur et moyen fut lancée à Echternach. Son promoteur fut M. Nic. Palgen, alors professeur au gymnase de cette ville, et qui a pris sa retraite il y a quelques années.

Vraie encyclopédie vivante, Palgen était un pédagogue averti, au courant des méthodes nouvelles, à l'affût de tout ce qui pouvait intéresser l'enseignement et le corps enseignant. En 1896, je fus le rejoindre comme professeur au collège d'Echternach, et bientôt Palgen essaya de me faire omprendre la nécessité ou du moins l'opportunité de créer une association des professeurs luxembourgeois. Quand il m'eut suffisamment rasé avec son idée, de guerre lasse, j'y acquiesçai. Pour la mettre sur pied, nous nous adressâmes tout naturellement à celui qui était alors l'âme du corps professoral et le trait d'union vivant entre les 4 établissements du pays, M. Michel Meyers, professeur à l'école industrielle de Luxembourg, mort au début de la grande guerre, le 29 août 1914.

Dès que Michel Meyers fut gagné à notre idée, il nous donna rendez-vous, à Palgen et à moi, à Wasserbillig, et dans une promenade que nous fîmes tous les trois pendant plusieurs heures sur la route de Wasserbillig à Mertert et retour, l'idée se concrétisa. Michel Meyers en fit part aux conférences des professeurs de Luxembourg et de Diekirch, et la question de l'association fut discutée pour la première fois par les vingt-cinq professeurs réunis à Beaufort, lors de l'excursion annuelle, en 1902. L'association devait être fondée en 1903, à l'occasion du banquet d'adieu offert à M. le professeur H. Schaack. Mais de nouvelles difficultés avaient surgi. Et ce ne fut qu'en 1905 que

les professeurs, en excursion à Vianden, résolurent de passer outre à toutes les objections et à toutes les hésitations, et que la création de l'association fut définitivement décidée.

A cet effet, les cinq établissements d'enseignement moyen furent invités à faire circuler une liste d'adhérents et à choisir un délégué par établissement.

Le nombre des adhérents de la première heure était de 60 environ, les délégués étaient:

MM. N. van Werveke, pour l'Ecole industrielle et commerciale de Luxembourg;

Glaesener, pour le Gymnase de Luxembourg;

Steffes, pour le Gymnase de Diekirch;

Palgen, pour le Gymnase d'Echternach;

Ensch, pour l'Ecole industrielle et commerciale d'Ech-sur-Alzette.

Ces cinq délégués, constitués en comité provisoire, élaborèrent un projet de statuts et convoquèrent la première assemblée générale pour le 14 novembre 1905.

Ce fut l'assemblée constitutive de l'association. Elle était présidée par le comité provisoire des cinq délégués, excepté que M. Palgen y était remplacé par l'auteur de ces lignes. Pourquoi ce changement en toute dernière heure? Pourquoi le promoteur de l'association se retirait-il au moment où l'idée était près de se réaliser? Voici pourquoi.

Quelques jours avant l'assemblée constitutive, M. Palgen avait assisté à Luxembourg à une réunion préparatoire. Rentré à Echternach, il vint me trouver le soir même et me tint à peu près ce langage: „J'ai passé le matin au gouvernement. M. Mongenast est tellement monté contre l'association, m'en a parlé en des termes si violents, que je ne peux rester membre du comité sans compromettre l'avenir de mes enfants. Toi, tu es garçon et n'as rien à risquer, tu vas me remplacer comme délégué d'Echternach.“

Que s'était-il passé pour mettre le gouvernement ainsi en défiance contre la création d'une association purement professionnelle et telle qu'il en existait dans tous les pays voisins? Pourquoi M. Mongenast, qui plus tard présida en personne une assemblée des facteurs luxembourgeois, nourrissait-il tant d'animosité contre notre association naissante?

C'est que l'Association avait été calomniée, avant même qu'elle fût née, comme une machine de guerre dirigée contre les membres ecclésiastiques du corps professoral, contre les directeurs et contre le gouvernement. Heureusement, elle s'était donné dans la personne de M. Nicolas van Werveke,

notre historien national, un président qui n'avait pas peur, et qui, dès qu'il s'était attelé à une tâche qui lui semblait juste, à une idée qui lui paraissait vraie, ne la lâchait plus. L'Association tint bon; elle déclara au gouvernement vouloir lui soumettre chaque fois l'ordre du jour de ses assemblées et lui proposa même la présence d'un délégué à ses séances.

Dans cette même assemblée du 14 novembre 1905, les statuts furent votés: l'article I, qui définissait le but de l'association, fut adopté à l'unanimité.

Le voici:

„L'association a pour but de maintenir l'union entre tous les membres du corps professoral, de travailler à la prospérité de l'enseignement moyen et de défendre les intérêts moraux et matériels du personnel des établissements d'enseignement moyen du Grand-Duché.

Toute discussion politique ou religieuse est exclue.“

Cet article à lui seul prouvait péremptoirement que l'association ne voulait, ne pouvait être une machine dirigée contre l'autorité à tous ses degrés. Presque tous les professeurs, d'ailleurs, firent confiance à la fédération et se firent inscrire sur la liste d'adhérents qui circula dans les cinq établissements après sa constitution définitive. L'adhésion, dès la première heure, des deux directeurs Zahn et Houdremont, des doyens du corps tels que MM. Schaack, Herchen, Tibesar, était la réfutation éloquente de ces perfides insinuations.

Défendre les intérêts moraux et matériels des professeurs luxembourgeois, telle est la mission que l'association s'était assignée dans ses statuts. Après avoir relaté les difficultés de sa fondation, je voudrais examiner brièvement si, pendant ce quart de siècle, elle a rempli son rôle et justifié sa création par des résultats palpables.

A peine constituée, l'association porta toute son action sur l'amélioration de la situation matérielle des professeurs. Dès l'année 1906, année de relèvement des traitements des fonctionnaires, elle publia un mémoire où elle exposait la condition précaire des professeurs et exprimait nettement leurs revendications. Elle adressa ce mémoire aux membres du gouvernement et du conseil d'Etat, aux députés, aux journaux, à tous ceux que la matière concernait ou pouvait intéresser. La majoration des traitements se fit cette année, mais sans la revision. Aussi l'association resta-t-elle sur la brèche pendant huit ans, renouvelant ses pétitions et ses lettres au gouvernement et aux députés, en 1908, en 1909, bref, jusqu'à la loi de 1913, sur la revision des traitements. Et si après la loi de 1913,

les professeurs, „ces insatiables“ ont été une fois contents, contents de leurs traitements respectifs et de leur classement dans la hiérarchie des traitements, soyons convaincus que nous le devons surtout à l'action énergique de notre Association, à sa grande influence dans l'association générale des fonctionnaires. Car, avant la guerre, quand l'argent ne primait pas tout, et que les valeurs intellectuelles et morales avaient encore leur prix, une association qui groupait cent cinquante intellectuels gradués, pesait d'un poids lourd dans les discussions et décisions de l'assemblée générale.

En même temps que la question des traitements, l'Association avait mis à l'ordre du jour de ses assemblées et proposé d'autres questions, destinées à améliorer la situation matérielle et morale de ses membres:

la suppression des classes et des cadres,
l'avancement par augmentations triennales,
l'homogénéité du corps,
le classement dans la hiérarchie des fonctionnaires,
le maximum du service hebdomadaire,
le déplacement des professeurs,
la nomination et l'avancement des candidats professeurs,
l'indemnité des professeurs stagiaires,

autant de questions qui, grâce à l'activité énergique de ses comités, ont souvent trouvé la solution proposée par les professeurs.

Combien de fois, plus souvent même que je n'aurais voulu, parce que l'Association risquait de n'être plus qu'une boîte à réclamations, combien de fois pourtant l'Association s'est-elle faite auprès du Gouvernement le porte-parole des revendications de l'un ou l'autre de ses membres qui se croyait lésé dans ses droits! Ces démarches seules du comité auprès du Gouvernement montrent que le temps a marché et prouvent l'importance de plus en plus grande de notre Association.

L'association a donné la mesure de son activité dans le Bulletin qui a été créé dans l'assemblée générale de l'an 1908. A lire ce bulletin on est convaincu que le reproche de la „Trahison des clercs“ de Julien Benda ne s'applique pas à notre fédération. Dès sa création et alors que les préoccupations matérielles auraient pu absorber toute l'activité des professeurs, on est heureux de constater la prédominance „du spirituel sur le temporel“. S'il est quelquefois, surtout au début, question de choses matérielles, ce sont les choses de l'esprit qui ont la part prépondérante. L'enseignement et ses méthodes, la littérature et la philosophie, l'histoire et ses sciences auxiliaires, les pédagogies nouvelles et les pédagogues en renom,

tout ce qui peut et doit intéresser un professeur sérieux et désireux de rester au courant, y est traité et souvent de main de maître.

Enfin, c'est parce que les professeurs luxembourgeois étaient groupés en association nationale qu'ils ont pu s'affilier à la fédération internationale.

Sollicités par les professeurs de Nancy d'en faire partie en 1914, quelques semaines avant la guerre, nous y sommes entrés aussitôt après l'armistice. Lors du congrès de Luxembourg en 1922, nous avons tous pu voir que nous y tenions honorablement notre rang, et d'après leurs comptes-rendus publiés dans le Bulletin, nos délégués ont été plus d'une fois très entourés, très écoutés dans les congrès suivants.

Je viens de parler de l'importance de plus en plus grande de notre Association. Or, c'est cette importance que je voudrais voir grandir encore. Il nous faudrait peut-être à Luxembourg un équivalent du Conseil supérieur de l'Instruction publique, tel qu'il existe en France et ailleurs. En attendant cette création, le comité de l'Association ne pourrait-il pas jouer un rôle intermédiaire, en ce sens qu'il serait consulté dans toutes les questions importantes soumises à la délibération des assemblées de professeurs? C'est ainsi du moins que je m'explique le désir des fondateurs de voir dans l'association, à côté et au-dessus des conférences officielles des cinq écoles, en quelque sorte la conférence des cinq établissements réunis.

Et puisque nous parlons d'avenir, me sera-t-il permis d'exprimer en mon nom le plus humble des vœux et le plus facilement réalisable, puisque cela ne dépend que de chacun de nous? J'ai souvent constaté qu'à nos réunions annuelles assistaient plus de professeurs de la province que de la capitale, où résident pourtant plus de professeurs qu'il n'y en a dans les trois villes de Diekirch, Echternach et Esch réunies. Ceux de Luxembourg, qui n'ont pas les inconvénients du déplacement et du voyage, ne pourraient-ils montrer leur intérêt pour la cause de l'Association en assistant à nos assemblées plus nombreux que par le passé!

En tout cas, les jeunes devront avoir à cœur de ne pas laisser périliter un organisme créé non sans difficulté par leurs aînés, et qui a bien mérité de ses membres par la défense courageuse et opiniâtre des intérêts matériels et moraux du corps professoral.

Luxembourg, le 15 mars 1930.

Henri Ahnen.

L'Association et le Bureau International.

Par la force des choses les petits pays sentent mieux encore que les grandes nations le prix des relations internationales et la valeur d'une entente entre les peuples. Aussi l'Association des Professeurs Luxembourgeois de l'Enseignement secondaire fut-elle parmi les premières à rechercher le contact et l'union avec les fédérations des collègues étrangers. Dès sa fondation en effet notre groupement ne se borna pas à défendre les intérêts professionnels et matériels de ses membres, mais il envisagea sa mission d'un point de vue plus élevé, cherchant à réaliser pour l'enseignement lui-même les conditions les plus favorables, à faire bénéficier la jeunesse studieuse du pays de tous les progrès de la science pédagogique, et il paraissait évident que tous ces intérêts convergents seraient puissamment secondés par la cohésion et la collaboration des organismes similaires, poursuivant des buts identiques.

Déjà en 1910 un mouvement s'était dessiné dans le corps enseignant de notre enseignement secondaire pour s'allier aux groupements professionnels des pays voisins et pour arriver, dans un avenir rapproché ou éloigné, à une fédération internationale de tous les groupements nationaux. Notre regretté collègue M. Esch s'était fait l'ardent propagateur de l'idée, et, appuyé par ses amis, il entra en relations avec les organisateurs d'un congrès de l'enseignement secondaire à Bruxelles, lors de l'Exposition Internationale de 1910. Mais malgré l'adhésion de principe de professeurs belges, français, allemands, hollandais, luxembourgeois, malgré la constitution d'un Bureau International des Fédérations Nationales du personnel de l'Enseignement Secondaire Public en 1912, notre Association ne s'affilia pas encore officiellement, parce que les chances d'une union internationale paraissaient très faibles, les efforts tentés étant le résultat d'initiatives individuelles plutôt, et des groupements très puissants se tenant encore loin du mouvement. Cependant le congrès de Gand, en 1913, marquait un grand pas en avant: M. Wittmann y représentait la Fédération des Athénées de Belgique, M. van Lede le Syndicat de l'Enseignement moyen officiel de Belgique, MM. Fedel et Beltette la Fédération Nationale des professeurs de lycées et du personnel féminin de l'Enseignement secondaire de France, M. Clavière la Fédération Nationale des Professeurs de Collège de France et M. Varenhorst l'Union des professeurs de l'Enseignement secondaire en Hollande. Dans ces conditions notre

association était prête à s'affilier au Bureau International, mais la guerre interrompit brutalement la vie de la Fédération.

Cependant au 2^e congrès de Strasbourg, convoqué en avril 1920 l'Association Luxembourgeoise représentée par son président, M. Heuertz et son secrétaire M. Tresch — le Gouvernement s'était, fait représenter par M. le Conseiller Wagener — notifia officiellement son adhésion au B. I. et prit une part active aux travaux du Congrès. Au nom du Gouvernement M. Wagener invita le B. I. à tenir une de ses prochaines assises à Luxembourg, lui assurant l'hospitalité empressée des Pouvoirs Publics et de la population luxembourgeoise. Le Luxembourg et la Tchécoslovaquie étaient les premiers pays qui vinrent se grouper autour des membres fondateurs du B. I.

Le 3^e congrès international à Paris en 1921 réunit déjà les délégués de 13 nations, et notre Association y fut de nouveau représentée par MM. Heuertz et Tresch. Comme à Strasbourg c'était toujours la question de l'équivalence des diplômes entre les différents pays qui, avec les questions connexes des relations intellectuelles entre les peuples, dominait les débats. Le congrès adopta le voeu présenté par la délégation luxembourgeoise „d'abattre dans la mesure du possible les barrières inutiles qui entravent le rapprochement intellectuel et moral des pays adhérents au B. I. et d'inviter les autorités universitaires respectives à mettre cette question à l'étude.“

La même question figure de nouveau à l'ordre du jour du Congrès de Luxembourg en 1922. Une autre préoccupation, issue des bouleversements et des espoirs qu'avait fait naître la grande tourmente, poussait vers la réforme de l'enseignement secondaire et vers une refonte de l'enseignement des jeunes filles. Des rapports substantiels et bien documentés furent fournis par les membres de l'Association Luxembourgeoise pour servir de base aux travaux du congrès. M. Esch traita magistralement la question toujours actuelle des études latines, M. Tresch défendit avec beaucoup de bon sens les humanités modernes, M. Heuertz motiva fortement le voeu de l'identité ou du moins de la similitude des études secondaires en France, en Belgique et dans le Grand-Duché, M. Ahnen exposa en un rapport bien documenté le problème de la coéducation, M. Becker formula en propositions lapidaires les idées modernes sur l'éducation des jeunes filles et M. Wagener présenta des propositions concrètes sur la correspondance interscolaire. Ajoutons que le Gouvernement et la Ville de Luxembourg avaient libéralement accordé leur appui à l'organisation du congrès. — M. Bech, ministre de l'Instruction Publique esquissa heureusement, au banquet final, le sens des réformes qui s'imposent

dans l'enseignement, et M. Diderich, bourgmestre de la Ville de Luxembourg, en recevant les congressistes à la mairie, insista dans une allocution vibrante sur les devoirs de l'enseignement secondaire au sujet d'une vie internationale, basée sur le droit et la justice. M. Hansen, au nom des professeurs luxembourgeois, releva, au banquet du Casino, dans un discours rempli de faits et de souvenirs historiques, les affinités intellectuelles et morales qui unissent le Luxembourg à la France et par elle à la civilisation occidentale en général. — Le congrès de Luxembourg, aussi bien pour ses travaux et ses discussions que pour la réception cordiale des congressistes, était un plein succès, et l'Association des Professeurs Luxembourgeois a réellement inauguré, de façon plus modeste il est vrai, le cycle des grandes manifestations pédagogiques et des réceptions triomphales qui ont accompagné les assises du B. I. dans les capitales des pays affiliés.

Le Luxembourg prit encore une grande part au congrès de l'année suivante à Prague. Dans la capitale de l'ancien royaume de Bohême, où nos comtes ont laissé des traces si durables, nos délégués, MM. Wagener, Heuertz et Kapp n'eurent pas de peine à faire revivre des souvenirs anciens, et leur participation aux travaux du congrès, aux questions de la formation pédagogique des professeurs, de l'éducation morale et de la correspondance interscolaire, apportait aux débats le fruit d'expériences déjà longues, faites dans l'enseignement officiel du Grand-Duché.

Les années suivantes marquent un arrêt dans l'assistance du Luxembourg aux réunions du B. I. En raison de la situation financière du pays l'Association s'abstint de solliciter l'appui du Gouvernement, et ses propres ressources ne lui permettaient pas les dépenses d'un voyage lointain. Aucun délégué luxembourgeois ne prit donc part aux congrès de Varsovie, de Béoград et de Genève. Cependant au sujet de la culture esthétique dans l'enseignement secondaire, question principale à l'ordre du jour, M. Kieffer versa une étude approfondie et bien documentée qui fut publiée au Bulletin du B. I. Et pour le congrès de Genève M. Margue apporta une étude très appréciée sur l'enseignement de l'histoire dans le Grand-Duché de Luxembourg. D'ailleurs M. Kieffer assista à la 2e partie du congrès, qui se tint à Grenoble, et y représenta l'Association Grand-Ducale, et le comité de l'Association, dans une lettre envoyée aux organisateurs du Congrès, souligna son approbation des buts y poursuivis: „Nous applaudissons vivement à l'initiative du B. I. de se mettre en relations avec

l'Institut de Coopération Intellectuelle et avec la Société des Nations elle-même, convaincus que cette collaboration ne manquera pas de rendre plus fertile le travail des éducateurs pour une paix raisonnée et raisonnable. Nous exprimons le voeu que le B. I. marche résolument en avant dans la voie dans laquelle il vient d'entrer, qu'il rende de plus en plus étroits les liens internationaux qui unissent les éducateurs de tous les pays et qu'il réussisse, dans un prochain avenir, à grouper autour de lui les représentants de tous les peuples sans distinction, qui veulent sincèrement et honnêtement la paix."

Au congrès de Bucarest qui devait avoir lieu en 1927 le président de l'Association à cette époque versa deux rapports sur l'Ecole Unique et sur la nécessité de la culture générale. Mais au dernier moment la mort du roi Ferdinand et le deuil national de la Roumaine empêchèrent la réunion du Congrès. Le B. I. ayant convoqué à Paris la séance annuelle statutaire du Comité Directeur, le président de l'Association y prit part. Sur l'invitation des collègues roumains la ville de Bucarest fut de nouveau désignée comme siège du congrès prochain. L'année suivante le congrès y eut lieu dans des conditions exceptionnelles de faste et de cordialité. Le président de l'Association luxembourgeoise y représenta le Gouvernement et l'Association. Le Journal de l'Association en a publié un rapport détaillé. Qu'il soit permis de relever ici l'intervention du délégué luxembourgeois au sein du comité directeur à propos de l'affiliation des associations allemandes, parce qu'elle marque bien l'attitude objective que l'Association Luxembourgeoise d'honneur de garder dans les rivalités nationales qui divisent les peuples. Le „Deutscher Philologenbund" ayant posé deux conditions importantes à son accession au B. I. c'est-à-dire la reconnaissance de l'allemand comme langue officielle des congrès ainsi que dans le Comité Directeur une représentation proportionnelle à la force numérique de chaque groupement affilié, et la discussion menaçant de faire revivre l'exaspération des sentiments nationaux lors de la dernière guerre, le délégué luxembourgeois fit des propositions concrètes pour satisfaire aux revendications soulevées, en tant qu'elles étaient justifiées, sans léser les droits acquis par la création et la gestion heureuse du B. I. Et finalement tout le monde fut d'accord à continuer les pourparlers dans l'esprit le plus large de conciliation. Le bien-fondé de cette résolution ressort à l'évidence de la décision prise l'année suivante à la Haye, où le Comité Directeur a accepté en principe les revendications mentionnées.

Le congrès de la Haye ne resta pa inférieur à ses devanciers par l'organisation des travaux et l'éclat des manifestations qui l'entouraient. L'Association Luxembourgeoise versa aux travaux préparatoires le rapport concis de M. Hess sur l'enseignement secondaire des Jeunes Filles. MM. Wagener et Margue, comme délégués du Gouvernement, resp. de l'Association prirent une part active et très remarquée aux travaux mêmes du Congrès. Le présent numéro du Journal contient le rapport du délégué de l'Association.

La Belgique ayant invité le prochain congrès à Bruxelles pour commémorer la libération et la création du royaume de Belgique, nos collègues luxembourgeois participeront sans doute en plus grand nombre aux assises annuelles du B. I.

Mais l'histoire du Bureau International des Fédérations Nationales du personnel de l'enseignement secondaire public montre que notre Association y représente un travail de la première heure, qu'elle y a apporté, à tous les moments une collaboration enthousiaste et fertile, qu'elle y défend les idées d'une seine pédagogie, ouverte à toutes les réformes sérieuses, et que, consciente du rôle que les petites nations peuvent jouer dans le concert international, elle a toujours exercé son activité dans le sens d'une entente pacifique et d'une coopération étroite entre les peuples. Malgré l'exigüité du territoire qu'elle représente elle peut ainsi apporter une contribution utile, des suggestions heureuses et des initiatives fécondes à la grande oeuvre de la préparation rationnelle d'un avenir meilleur.

N. Braunshausen.

Bildungs-Hochkonjunktur und Überschulung.

Der Verband deutscher Hochschulen hat vor zwei Jahren bei seiner Tagung in Aachen über das Problem der Überfüllung der gelehrten Berufe sehr ernste Beratungen gepflogen und seine warnende Stimme auf dem Wege der Presse mit Nachdruck an sämtliche Kreise, die in Frage kommen, gewandt, damit jeder es hören solle, den es angeht, „bevor es zu spät ist.“

Auch bei uns deuten beunruhigende Symptone auf mißliche Zustände im gleichen Sinne, und es wird daher nicht ohne Wert sein, an dieser Stelle in zusammengedrängter Form die Hauptäußerungen dieser wichtigen Versammlung zur Erwägung zu geben. Noch liegen hierlands die Verhältnisse

in etwa günstiger, allein wir sind doch auf dem Wege nach jenem Punkte, wo die Frage erörterungsfähig sein wird, ob nicht ein Volk durch Überschulung schweren Schaden erleiden könne, wenn es auf dem Gebiete des Bildungswesens die bislang gepflogene Vogelstraußpolitik fortsetzt.

Sehen wir uns vorab ohne Voreingenommenheit die Verhältnisse in Deutschland an. Seit dem Vorkriegsjahre 1913 ist dort die Zahl der Universitätsstudenten um ein Fünftel, jene der Besucher technischer Hochschulen fast auf das Doppelte gestiegen. Jedes Jahr entlassen die Mittelschulen gegen 15 000 Abiturienten, von denen neun Zehntel die Hochschulen beziehen. Das Reich kann aber nur für 10 000 von ihnen Versorgung schaffen; und zudem mehren sich die Mittelschulen in unheimlichem Maße, in Preußen allein werden jedes Jahr an 300 neue Unterklassen eröffnet. So rechnet man für 1935 auf eine Zahl von 30 000 Abiturienten, welche an die Pforten der Alma Mater klopfen kommen, obwohl nur für ein Drittel von ihnen an der Tafel des Lebens Platz sein wird. Herrschen nicht ähnliche Zustände bei uns? Wir haben jährlich, auf deutsche Zahlen umgerechnet, Existenzmöglichkeit für etwa 40 Träger des Reifezeugnisses. Diese Zahl wird aber seit Jahren stets, und manchmal bedeutend überschritten, wenn auch nicht eben in dem besorgniserregenden Umfang wie in Deutschland. Vergessen wir aber ebenfalls nicht, daß uns gegenüber anderen Staaten zur Unterbringung drei große Räume ganz oder fast ganz fehlen, nämlich Armee, Marine und Kolonien.

Die Vertreter der deutschen Universitäten und Hochschulen gehen eindringlich der Ursache der Überfüllung der gelehrten Karrieren nach und kommen dabei zu der wenig tröstlichen Feststellung, daß es nicht ausschließlich und nicht einmal vorzüglich der vielfach angeführte Bildungshunger, die unbezähmbare Liebe zur Wissenschaft sind, die nach oben drängen. Nein, im Gegenteil liegen in hohem Grade rein ökonomische Gedankengänge der Bewegung zugrunde. So erklärt es sich denn auch, daß ein Stand, der aufhört, materiell zu locken, sofort eine umfassende Stauung des Zulaufs erfährt. Wie wahr solches ist, mag man aus der Tatsache erkennen, daß bei der Entscheidung ausschlaggebend auf die Warnung durch autorisierte Stimmen reagiert wird. Das haben wir auch hierlands erfahren, als vor einigen Jahren die Regierung in den Oberklassen der Gymnasien mitteilen ließ, bestimmte Berufe seien wegen Überfüllung weniger zu empfehlen. Sofort sank in den darauffolgenden Oberkursjahrgängen der Bestand mit verblüffender Raschheit, um allerdings nach und nach bis zum heutigen Tage wieder bedenklich anzusteigen.

In Deutschland ist auf solche Warnung hin die Zahl der Medizinstudenten auf die Hälfte zurückgegangen, wodurch allerdings die Aussichten nach dieser Seite trotzdem noch nicht die allergünstigsten geworden sind.

Bei der Wahl der Laufbahn ist dementsprechend die wirtschaftliche Konjunktur maßgebend und nicht die „begeisterte Liebe zu dieser oder jener wissenschaftlichen Tätigkeit“. Das mag man auf das tiefste bedauern, aber die Tatsache muß man hinnehmen.

So erklärt es sich denn auch, wie nach dem Kriege Chemie, Elektrotechnik und Maschinenbau eine ungeheure Steigerung der Menge ihrer Anwärter erlebt haben.

Muß man nicht auch im weiteren Verlauf mit der Versammlung des Hochschulverbandes zugeben, daß in der Vergangenheit, zumal in Deutschland, die akademische Bildung unverkennbar überschätzt wurde und sogar die Grundlage abgab für die soziale Schichtung des Volkes, ohne daß ihr Wert für viele notwendige Arbeitsgebiete des menschlichen Lebens dieses abolut bedingte. Daher der Ansturm auf die akademischen Studien und Titel, die Heraufschraubung der Ansprüche oft über die Bedürfnisse hinaus. Das jedoch führte logischerweise wieder immer neue Massen zu den Hörsälen, so daß man mit berechtigter Sorge „der immer stärkeren Erweiterung des Kreises der zu den Universitäten und zum Hochschulstudium Zugelassenen“ entgegensehen darf.

Weil nun wirtschaftliche Rücksichten unverkennbar überwiegen, hat auch die Besoldungsordnung eine große Schuld an der Überfüllung, denn in vielen Fällen zieht der höhere Titel automatisch eine höhere Entlohnung nach sich. Jeder neue Mandarinenknopf findet seine Ausprägung in einer Steigerung der amtsgemäßen Einkünfte.

Da aber der Andrang stets größer ist als die Nachfrage, können die Instanzen, die die Anstellungen zu tätigen haben, unter den Bewerbern ihre Auswahl treffen und dementsprechend eine Selektion vornehmen, die sich meist auf die akademischen Titel und Studiaausweise stützen wird. Die Schraube ohne Ende dreht ganz natürlich weiter, und ein Aufhören ist nicht abzusehen.

Daß die einzelnen Berufsverbände schon aus einfachen Prestigerücksichten hier nachhelfen wollen, liegt auf der Hand. Jeder Stand sucht sein Niveau zu heben, zu größerer Achtung emporzusteigen, und bei Überschätzung der Titel wird sich an diese als bestem Mittel zum Aufstieg geklammert.

Allein die Erbreiterung der Studien gestaltet sich zum verderblichen Hindernis für deren Vertiefung. Infolge mangel-

hafter Vorbildung werden die notwendig vorhandenen Lücken durch gedrängte Ergänzungskurse aufgefüllt, das aber schließt die große Gefahr einer „Gewöhnung an flüchtiges Zusammenraffen und oberflächliches Wissen“ in sich. Auch die immer frühzeitiger einsetzende Spezialisierung und Differenzierung der Studienordnungen, sowie die Schaffung von allerlei neuen Schulkategorien und die Aufsplitterung der bestehenden wirken in dieser Hinsicht ungemein nachteilig und führen zu einer im Augenblick geradezu verwirrenden Vielgestaltigkeit des höheren Schulwesens und zu einer traurigen Verödung und Verflachung der allgemeinen Bildung.

Demgegenüber ist entschieden zu denken an eine „Zurückführung der mannigfachen Schulformen auf eine geringere Zahl von Typen“. Wenn die Überbevölkerung der hohen Schulen nicht zu Vorschlägen zur Gründung neuer Universitäten oder neuer Abteilungen führt, was gewiß nicht zu wünschen wäre, dann wird es aber unabwendbar, infolge der geringen Anzahl von akademischen Hilfskräften und Einrichtungen, zum Massenbetrieb kommen, gegen den man schon so lange auch in den Mittelschulen mit wechselndem Erfolge ankämpft. Also weitere Verflachung und Verwässerung der allgemeinen Kultur.

Als nicht abzuweisende Folge dieser Zustände notiert dann auch der Verband in einer ernsten Klage den deutlich wahrnehmbaren „Rückgang des sachlichen Wissens, der Fähigkeit zum streng logischen Denken, „zu selbständiger geistiger Arbeit“, ja selbst zur Handhabung der Sprache auf einigermaßen kultureller Höhe. Geistige Verweichlichung droht an Stelle der einstigen geistigen Zucht zu treten. So scheint es zweifelhaft zu sein, ob ohne Umkehr zu selbstverantwortlichem Schaffen und in die Tiefe gehendem Wissen die weitere Entwicklung der wissenschaftlichen Berufe noch denkbar ist.

Welche Mittel aber ergründet und empfiehlt nun der Hochschulverband, um dem erschreckenden Übel dieser Bildungsinflation zu steuern? Es ist leider im ganzen nicht viel, was er vorzuschlagen vermag. Strenge Examina vor allem, wie sie auch schon Kultusminister Becker beim Naturforscherkongreß in Düsseldorf forderte. Dieses Anziehen der Ansprüche bei den Prüfungen drängt sich allerdings auf, da in den Nachkriegsjahren wohl überall in dieser Beziehung eine mehr oder weniger große Laxheit eingerissen war. Allein, wird das helfen? Es ist sehr fraglich. Übrigens ist der Verband selbst der ganz humanen Meinung, daß es für den Studierenden sehr empfindlich und auch ungerecht ist, „wenn ihm erst nach dem Studium zum Verständnis gebracht wird, daß er für den Beruf, für den

er viele Jahre der besten Lebenszeit hergegeben hat, nicht geeignet sei."

Von größerer Wichtigkeit mag die strengere Auslese an den höheren und mittleren Schulen selbst gelten, wo eine Umkehr noch weniger einschneidend und vernichtend wirkt. Es kann aber auch, und wir wissen es bei uns aus Erfahrung, dadurch noch lange nicht alles zu Wünschende erreicht werden, um den schädlichen Massenbetrieb der Bildung herabzusetzen.

So fordert der Hochschulverband alle berufenen Elemente auf, sich ernsthaft an die Untersuchung dieser Umstände heranzumachen. Es gilt, einer Evolution, die zu unhaltbarem Endergebnis führt, in die Zügel zu greifen und sie zurückzulenken, es gilt, der falschen Meinung von dem „Überwert einer durch jahrelanges Hocken auf der Schulbank erreichbaren Bildung“ entgegenzutreten.

Ist nicht gerade auch von der wirtschaftlichen Seite her, die ja die Leitrichtung zu dem heute Vorliegenden zum großen Teile geliefert hat, die wohlbedachte Erörterung am Platze: „Was bedeutet es für ein Volk, wenn tausende von Menschen Jahre länger, als für den Beruf an sich erforderlich wäre, auf der Schule festgehalten und dem tätigen, praktischen Schaffen entzogen werden?“

Dabei soll nicht vergessen sein, daß auch rein wirtschaftlich genommen, unsere Studienverhältnisse eine „fortschrittsfeindliche „Überalterung“ im Gefolge haben, da der einzelne Anwärter erst in zu vorgerückten Jahren zur Versorgung gelangt; das hat auch Ostwald hervorgehoben, obwohl er daneben der frühzeitigen Spezialisierung das Wort redet. Früher Abschluß, frühe Spezialisierung das führt wieder zur Erdrosselung der so notwendigen Allgemeinkultur, an der unsere Väter heranwuchsen. Und doch muß das Dilemma lösbar werden, denn die Stunde verlangt es gebieterisch. Erwähnen wir nur noch, daß die Amerikaner vor kurzem in Deutschland angeregt haben, die jungen Ingenieure, die zur praktischen Arbeit nach der Union gesandt werden, möglichst jung herüberzuschicken, da sie sonst mit den dortigen nicht Schritt halten können, die schon an leitende Stelle gerückt sind, während sie selbst noch am Beginne des Aufstiegs beharren.

Die Frage ist mithin derart wichtig und drängend, daß sie die Beachtung aller Kreise herausfordert, und es war wohl nicht unangebracht, sie auch bei uns zur Überlegung zu stellen, damit sie ein weiteres Mal durchdacht werde. Das kann sie eventuell der Lösung näher führen.

Edm. J. Klein.

Eloge de la pédagogie.

Par Pierre Frieden.

Erasme a fait l'éloge de la folie; est-il plus téméraire de faire celui de la pédagogie? La chose pédagogique est compromise, non pas en dernier lieu par la faute des pédants qui ont sévi dans le jardin de l'éducation. Dans ce métier on rougit de son propre enthousiasme, les uns parce qu'ils le croient ridicule et démodé, les autres parce qu'ils le sentent suspect. Et sans le feu sacré, toute éducation est pur dressage, alors qu'elle devrait être transmission d'énergie vitale, éveil et développement de nos puissances morales dans une direction certaine. Il faut réhabiliter la pédagogie, c. à d. le travail proprement éducatif.

On peut parler d'un besoin, même d'un instinct pédagogique, profondément et universellement humain. Personne n'accepte d'être seul, moins encore d'être unique. Nous sommes trop peu sûrs de nous-mêmes pour supporter la solitude métaphysique. De là le malaise que nous éprouvons en face d'un être trop différent de nous; de là aussi le besoin de nous retrouver dans les autres, de multiplier notre être moral: Procréation dans les âmes, reconnue par Platon comme l'essence même de la pédagogie.

Avant d'être une fonction sociale, confiée à une classe de fonctionnaires, la pédagogie est une attitude humaine fondée dans notre être et à laquelle personne ne se dérobe complètement.

Quelle erreur donc de la part de ceux qui déclarent avec le philosophe Max Scheler: „Jamais je n'ai pu me comporter en pédagogue devant qui que ce fût." On n'écrit, on ne parle pas pour soi. Toute parole est dialogue; la pensée elle-même, dans sa solitude abstraite, revêt naturellement la forme dialectique: elle tend à l'action, à sa propre multiplication.

Ne rougissons pas d'être pédagogues et de sentir devant les âmes cette sainte excitation, l'enthousiasme avant coureur de la création.

D'ailleurs, qu'on le veuille ou non, dans la vie on fait de la pédagogie comme Mr. Jourdain faisait de la prose. En famille, à l'école, au bureau, à l'usine, en politique, au cercle, l'action morale de l'homme sur l'homme s'exerce constamment, en bien ou en mal, selon des règles et des principes conscients

ou au hasard des caprices; à grand renfort de connaissances scientifiques ou dans la plénitude de l'ignorance et de la sottise.

Partout où l'élément humain est représenté, le problème pédagogique se pose et se résout, d'une façon ou de l'autre. Il y a une pédagogie (latente encore, hélas, et à peine soupçonnée) du bureau, de l'atelier et même de l'enseignement.

Un temps qui n'est pas encore révolu, on a cru pouvoir distinguer et séparer l'instruction et l'éducation. Divorce funeste. Les questions d'enseignement sont devenues exclusivement des questions de méthode et de technique, comme les problèmes du bureau et de l'atelier sont restés limités au domaine de l'administration et du règlement. De sorte qu'on a oublié de plus en plus que derrière l'élève, derrière l'employé et l'ouvrier il reste malgré tout l'homme et que dans les problèmes du travail économique, administratif ou intellectuel il est utile de ne pas négliger l'élément humain. Rien n'est simple quand l'homme est en jeu; tenir compte des complications humaines du travail quel qu'il soit, c'est là faire oeuvre de pédagogue.

L'enseignement, plus encore que l'administration et les affaires, réclame un effort éducatif. La technique professionnelle ne suffit pas; et si loin qu'on soit forcé de conduire la spécialisation, jamais il ne faut exclure la vision de l'homme total, de son unité métaphysique.

L'éducation ne se fait pas en marge de l'instruction, mais par elle, à propos d'elle. Elle en est le principe directeur, l'inspiration profonde, l'élan vital. Toutes les grandes vertus s'apprennent, se développent dans les petites occasions. Amour de la vérité, sincérité, dévouement, courage, générosité tout cela n'est pas le fait d'exposés théoriques, mais de démarches fréquentes et modestes, exécutées le long des heures au milieu des mille incidents et occupations scolaires.

Tout se tient dans la vie morale comme dans la vie physique; il y a des rapports entre l'univers et le baquet à charbon, disait un humoriste américain. Le cours le plus abstrait et le plus impersonnel peut faire centre et propager son influence jusqu'au coeur de la personnalité humaine.

Inversement, une leçon de poésie peut être un désert où tout se dessèche et s'anéantit, quand l'inspiration est d'ordre technique et non humain.

On fait de l'éducation quand au lieu de déverser sur les auditeurs un flot de connaissances et d'explications, on

rattache le travail scolaire à l'essentielle et centrale fonction, celle qui lui assure le caractère moral: la volonté consciente de la formation totale de l'homme.

Pour beaucoup l'effort éducatif se limite à créer les conditions nécessaires et suffisantes pour l'enseignement et cela par la méthode la plus expéditive et la plus meurtrière de vie et de spontanéité, la suppression et la répression.

Pédagogie négative qui, au lieu d'éveiller les forces positives, s'acharne à combattre les puissances de désordre. Dans ce domaine du moins le plus sûr moyen de vaincre le mal est d'en appeler au bien, premièrement et provisoirement. En pédagogie, ce qui est facile est suspect de stérilité.

Il existe pour le travail scolaire un climat moral qu'un bon professeur cherche à créer dans sa classe. Mais cela ne s'apprend pas dans les manuels; c'est le secret de chacun. C'est le coefficient personnel, indéfinissable, qui entre dans le travail, du professeur autant que de l'élève et qui décide de la valeur du cours, même de la méthode. Aucune méthode, fût-elle la plus raffinée, ne vaut par elle-même, mais bien par l'usage qu'on en fait. La meilleure peut être un instrument d'ennui et de désordre. Tout dépend finalement de l'homme. De sorte que dans le professeur ce qu'il faut estimer avant tout, c'est l'homme. La technique est secondaire dans l'oeuvre d'éducation.

Pour cette raison, l'enseignement ne devrait pas être en premier lieu un métier, un gagne-pain, mais une vocation comme toutes les professions qui vivent d'un travail sur l'homme.

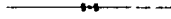
La vocation pédagogique, c'est le don d'humaniser l'enseignement. Presque tout le problème des humanités est là: dans la personne du professeur, bien plus que dans la matière et la méthode de l'enseignement. Par là sa solution échappe à l'effort administratif. Seules les questions de méthode et de programme se débattent; les vocations sont d'un autre ordre.

Les vertus pédagogiques sont un peu celles du chef: Conscience du but à poursuivre, vouloir ferme et constant, effacement de la personne devant le but, humilité vraie, mêlée de force et d'assurance. Taine a donné du chef une définition qui s'applique parfaitement au travail scolaire: Etre chef, cela veut dire marcher sur la même route, mais en tête; diriger les travaux des autres en y prenant part.

La difficulté est grande pour le professeur de marcher sur la même route que ses élèves, de prendre une part active à leurs travaux. Combien d'entre nous montent en chaire avec

le dédain du petit peuple des bancs dont les séparent l'âge et la culture! Barrès pour sa part a avoué qu'il tolérerait mal que les autres l'importunassent de préoccupations et de sottises qu'il avait dépassées depuis longtemps! Mais c'est là le secret du pédagogue, savoir tolérer cela.

Comment nous aider à atteindre ce degré d'humilité! Les uns pensent avec B. Shaw que plus un homme est grand et fort, plus il méprise le reste du monde. Chesterton lui a répondu: Plus un homme est grand et fort, plus il est porté à se prosterner devant une pervenche. Soyons de l'avis de Chesterton!



Prononciation et diction françaises.

Nos professeurs d'allemand, depuis quelque temps, sont sur la sellette. Ils semblent s'appliquer sérieusement à réagir contre le relâchement général qu'ils constatent chez nous dans la prononciation d'une langue dont la sauvegarde intégrale leur est confiée. On ne saurait les en blâmer et c'est donc avec un certain intérêt que nous poursuivons l'aboutissement de leurs efforts. Il y a sans doute quelques esprits critiques qui restent sceptiques devant leur entreprise. Et ce n'est pas tout à fait sans raisons que ceux-ci se demandent quelle est donc la prononciation modèle, stabilisée, standarisée qui ralliera tous les suffrages. Est-ce la prononciation de Berlin, est-ce celle de Cologne ou celle de Munich? „Aucune des trois, me répond-on; la seule qui soit admissible dans nos écoles est celle qui se pratique au théâtre." J'avoue que cet aveu m'a laissé quelque peu rêveur; à moins de considérer la vie comme un théâtre et de prendre les gens pour des comédiens, il est permis d'en penser autrement. Mais il suffit que la question de la prononciation de l'allemand se pose et qu'elle soit actuelle pour que nous songions également à celle du français. Ne croyons pas qu'ici tout soit pour le mieux dans le meilleur des mondes. Il est plutôt certain qu'il y a, sous ce rapport, une lacune profonde dans notre enseignement, lacune que nous aurions tout intérêt à combler le plus vite possible. Certes, le français admet aussi des prononciations variées et nul n'ignore qu'à Paris on ne parle pas tout à fait comme à Marseille ou à Toulouse. Chaque province a plutôt un accent propre et les linguistes vous diront facilement si vous êtes Lorrain ou Breton ou Auvergnat comme ils vous diront si vous êtes Belge.

Nous dit-on aussi, rien qu'à notre parler français, que nous sommes Luxembourgeois? Je n'en sais rien vraiment; j'en doute un peu, car pratiquement la chose ne m'est encore jamais arrivée. C'est probablement que notre pays est trop petit et que sa physionomie générale n'est pas suffisamment connue.

Tout cela pour dire qu'il ne faut rien exagérer, pas plus ici qu'ailleurs, et qu'on aurait tort de condamner une prononciation pour être teintée d'un rien de provincialisme et de patavinité. Pourtant il y a des considérations générales qu'on ne saurait négliger, considérations d'accentuation et d'articulation, sans l'observation desquelles on se rend coupable d'une négligence telle qu'elle entraîne le ridicule. C'est de cela que nous devons garder nos élèves. Or, c'est précisément ce que jusqu'ici nous n'avons atteint que très imparfaitement. Pourquoi? — Mon Dieu, il y a à cela bien des motifs et il serait naïf de vouloir établir un seul et grand coupable. Il me semble que, pour rester dans le vrai, on ne pourra dresser qu'une formule générale: Nos élèves prononcent assez mal le français parce que, pour une raison quelconque, on ne leur a pas suffisamment enseigné la bonne prononciation.

A leur entrée au collège, cette prononciation est déjà viciée; elle le reste, en général, pendant toute la durée de leurs études moyennes et ce n'est que bien plus tard — si toutefois cela arrive — que l'on parvient, à force d'efforts personnels, à la corriger. On les laisse faire le plus souvent, faute de temps ou faute de courage, d'autant que l'élève, sous ce rapport, est le plus souvent un dur à cuire. Mais il est bon aussi que le professeur endosse une partie de la responsabilité, vu que sa propre prononciation — et ceci soit dit sans arrière-pensée et sans blesser personne — est loin d'être toujours impeccable. On n'y apporte pas toujours tout le soin nécessaire, parce qu'on s'applique plus au fond qu'à la forme et que, généralement, le temps fait défaut pour ces sortes d'exercices.

Il faudrait donc qu'on songe à créer, dès les classes inférieures, un cours de prononciation et de diction françaises. Ce cours existe, partiellement du moins, pour certains établissements de la capitale. Je rends hommage ici à M. Gustave Simon, pour la belle réussite qu'il a obtenue jusqu'à ce jour et qui mérite d'être appréciée à sa juste valeur. Il a l'agréable satisfaction de ne pas avoir travaillé en vain et tout le monde reconnaît les services éminents rendus par lui à la langue française dans notre pays. J'ai pu, à plusieurs reprises, me convaincre de l'excellente prononciation des élèves du lycée

de jeunes filles à Luxembourg. Je n'en suis resté que plus confus pour nos établissements de province et je me suis demandé plus d'une fois comment en écarter ce point noir qui, somme toute, n'est pas quantité négligeable. Je n'y vois pas d'autre moyen que de généraliser les cours qui existent déjà à Luxembourg et de procéder à l'enseignement méthodique de la prononciation et de la diction françaises.

Il y a un certain nombre d'années on avait fait, à ce sujet, des essais qui ont avorté par manque d'organisation pratique. M. Simon, d'ailleurs, qui ne jouit pas plus qu'un autre du don d'ubiquité, ne saurait suffire à la tâche. Et pourtant ce n'est pas une objection sérieuse ni une raison suffisante que de se retrancher derrière le manque de personnel. Si, pour le moment, personne peut-être n'est capable de faire ce cours, il serait facile pourtant d'y pourvoir. Je suis sûr que l'un ou l'autre des titulaires du cours de français, ceux qui auraient pour cela quelques aptitudes spéciales, accepteraient de se perfectionner en la matière et d'arriver à un enseignement honnête de la matière. Les deux mois des grandes vacances y suffiraient pour le début. Car il ne s'agirait nullement, en tout cela, de se perfectionner dans les pratiques et moyens des acteurs et hommes de théâtre. Notre ambition ne saurait aller jusque là, parce que les buts visés par l'école ne sont pas identiques avec ceux que poursuit le théâtre. La bonne prononciation française, celle qu'il s'agit uniquement d'inculquer à nos élèves, ne peut pas être celle que nous entendons au théâtre. Cette dernière est trop artificielle, trop affectée, trop redondante, trop théâtrale en un mot pour qu'on puisse s'en servir dans la vie. Le Français veut avant tout trouver dans la parole, qu'elle soit orale ou écrite, le naturel et la simplicité. Il est donc permis de trouver que M. Simon exagère un peu ses effets, sans doute pour obtenir plus sûrement les résultats désirés. C'est une méthode bien connue par tous les pédagogues.

En général, et c'est ce qui importe seul pour nos collègues, nous voudrions y introduire cette prononciation qui est celle des Français nantis d'une bonne culture générale. Il n'y a pas d'autre règle ni d'autre directive en cette matière. C'est, en somme, la théorie de l'usage dont Vaugelas s'est déjà fait le défenseur pour la correction de la langue écrite. Il en est de même pour la langue parlée et, plus spécialement, pour la prononciation et la diction. Et c'est cette théorie de l'usage, du bon usage donc, qui doit prendre racine dans nos écoles de province aussi bien que dans celles de la capitale.

Ch. Becker.

Wie wir sprechen.

Sprachliche Weiterbildung — Dialektkunde — Deutsche Hochsprache.

„ aber auch jetzt beherrschte ihn das Verlangen nach geruhsamem Frieden nicht so sehr, daß er sich durch schuldbares Schweigen der Feigheit verdächtig gemacht hätte, wenn ihm einer seiner Lieblingspläne in Bedrängnis schien. Die Personen waren ihm dabei ganz gleichgültig, und nur die Sache selbst vermochte ihn soweit zu bringen, daß er dann sagte, was er gesehen und gehört, und offenbarte, was er für die Wahrheit hielt. Er mochte dabei mitunter ziemlich deutlich werden, wiewohl ihm nicht verborgen war, daß wohlklingendes Lobreden auf Gegenseitigkeit und duldsame Bewunderung des Unzulänglichen mehr Freunde gewinnen als ein garstiger Griff in lächelnde Selbstgenügsamkeit. Dann erinnerte er sich wohl gerne an ein Wort, das Herr Lessing über die Haltung des Kunstrichters geschrieben hat: „ mit Bewunderung zweifelnd gegen den Meister, abschreckend und positiv gegen den Stümper, höhrend gegen den Prahler.“ Und da er sich in der kleinen Welt, darin er lebte, nie besonders verhätschelt gefühlt hatte, so sah er in solcher Stimmung gerne jeder dräuenden Wolke des Widerspruchs mit ergebenem Gleichmut entgegen.“

I.

Die folgenden Darlegungen waren zum Teil bereits einige Zeit geschrieben und sollten nur einen Vorschlag enthalten, der Aussprache des Schriftdeutschen in unserm Lande etwas größere Sorgfalt zuzuwenden, und zwar im Anschluß an einen kurzen Vortrag, den neulich Herr Roedemeyer im Gymnasium zu Luxemburg vor den Lehrern beider Unterrichtsgrade gehalten hat, und von dessen Veranstaltung ich durch einen glücklichen Zufall Kenntnis erhielt. Inzwischen aber wurde durch die Unterrichtsbehörde und den Luxemburger Sprachverein mit ganz ungewöhnlichem Aufwand an Werbemitteln eine Vortragswoche für die Osterferien angekündigt, und da dieselbe vorwiegend linguistisch-folkloristischen Charakter trug, wollte ich gleichzeitig auch zu diesen Fragen Stellung nehmen. Dadurch könnte die Einheit dieses Aufsatzes gefährdet erscheinen, aber da ich mich wesentlich auf den linguistischen Teil der Tagung beschränken will, glaube ich, die luxemburgischen Lautgewohnheiten an sich und in ihren Beziehungen zu den Nachbarsprachen als einheitlichen Mittelpunkt retten zu können.

Grundsätzlich sei nun gleich die Ansicht ausgesprochen, daß die Journées universitaires in dieser Form ihr Geld und ihre Zeit nicht wert waren. Zeit: Manche glaubten, das Wetter habe ja doch die Ferien verdorben; aber wer hatte denn nicht wochenlang alle Angelegenheiten verschoben, Lektüre und

anderes beiseite gelegt, um alles während der freien Tage zu erledigen? Gewiß sind einerseits die vielen, die wirklich hungern nach Weiterbildung, der Schulbehörde für die jetzige Initiative ebenso dankbar wie für die Einrichtung von Börsen zum Besuche ausländischer Ferienkurse, und ohne Zweifel verdient die hervorragend organisierte Sprachgesellschaft die höchste Anerkennung für die Entschlossenheit, mit der sie die Erforschung unserer Sprache und unseres Wesens in Angriff nimmt, aber grade dieser allseitige gute Wille macht es dem Beobachter zur strengsten Pflicht, soviel an ihm ist, zu verhindern, daß verdienstvolle Mühe und Ausgabe verloren gehen an ein Werk, das nicht der Idee von Vollständigkeit und Zuverlässigkeit entspricht, die er sich davon gemacht hat. Die Frage, wie man es ihm lohnen wird, darf dabei nicht die geringste Rolle spielen. Nur die Wahrheit in jedem Augenblick kann ein wissenschaftliches Unternehmen wirklich fördern.

Zuerst von der sprachlichen Weiterbildung überhaupt. Lehrer und Vorträge sind gegenüber Erwachsenen und Berufstätigen dazu da, etwas zu leisten, was auf dem einfacheren Wege des Selbststudiums nicht zu erreichen ist. Es gibt heute genug moderne Elementarbücher, die uns in die Bildung der französischen Sprache einführen können, und kein Universitätsprofessor vermag in zwei Stunden ebensoviel Aufklärung zu vermitteln, n'est-ce pas? Für die lateinische Literaturgeschichte gibt es ebensogut Handbücher wie über Dante und über Toponymie. Diese Bücher haben zudem den ungeheuren Vorteil, daß man sie nicht bloß einmal zur Verfügung hat, und daß man von schlechter Akustik eines Saales oder mangelhafter Aussprache eines Redners unabhängig ist. Namen und seltenere Wörter findet man in ihrer genauen Form, und einen schwierigeren Satz kann man zweimal lesen. (Ich weiß nicht, ob Wörter wie *clarté* und andere gleichen Gewichtes zu den selteneren gehören, aber ein brauchbares Buch kann verhindern, daß sie ein fleißiger Mann in der Form *clareté* usw. in seinem Heft nach Hause trägt.) Von irreführenden Titeln dieser Vorträge zu geschweigen: denn hat etwa Herr Fouché über die *Phonétique du français* gesprochen? Oder hat Herr Gilson auch nur eine *démonstration* zur experimentellen Phonetik vorgenommen? Und was wird man nächstens im Ösling den Kindern über die Relativitätstheorie erzählen? Phantastische Reiseberichte aus alter Zeit liefern einen ausgezeichneten Stoff zu einem Artikel in *Alte und Neue Welt* oder den *Annales* oder irgend einem Magazine, aber wer braucht dafür einen Universitätslehrer zu veranlassen, sonst harmlosen Ausländern die Ferien totschiessen zu helfen? Für jedes

Fach gibt es heute rein wissenschaftliche wie mehr praktisch gerichtete Zeitschriften, die ihre Leser wirklich auf der Höhe des Wissens, wenn nicht auch des Könnens zu halten suchen. Ohne einmal von den einheitlichen Fachzeitschriften zu sprechen, finde ich, um auf gut Glück ein Beispiel zu nennen, einen Artikel von M. Esch im Journal de l'Association des Professeurs (Februar 1926) mit dem Titel Enseignement du Français-Essai de bibliographie pratique viel wertvoller als einen zweistündigen Vortrag über den gelehrtesten Gegenstand, der sich auch in Büchern findet. Wenn jeder vor dem Beginn seiner Spezialstudien eine wirklich zeitgemäße und sorgfältig ausgewählte Bibliographie erhielte, so wäre damit ein planvoller Anfang gemacht. Diese Handreichung könnte vielleicht die Form eines Vortrages erhalten, aber noch viel besser die einer kleinen Schrift. Für jedes Fach müßte ein wirklicher Kenner so ein den verschiedenen Stadien der Einarbeitung Rechnung tragendes Verzeichnis aufstellen; allerdings nicht bloß ein Verzeichnis wie bei Esch, sondern dazu eine kurze orientierende Notiz über den genauen Inhalt, die Richtung und den besonderen Wert eines Buches, und namentlich die Angabe des Jahres der Veröffentlichung, das Esch bei 114 Nummern nur einmal angibt. (Man kann allerdings nicht sagen, daß der französische Buchhandel dieser Forderung entgegenkäme.) An zweiter Stelle käme eine von einem methodisch eingearbeiteten jüngeren Universitätslehrer zusammenzustellende Übersicht über die wirklich heute angewandten Methoden und Hilfsmittel der wissenschaftlichen Arbeit sowie über die heute gültigen wesentlichen Grundlagen und Theorien einer jeden Wissenschaft. Wenn mich nicht alles täuscht, ist es noch heute in diesem Lande ohne Universität oft das Los auch des besseren Arbeiters, daß er sich nach vielen Um- und Irrwegen aus Zeitschriften und Büchern mit vieler Mühe eine Übersicht über sein Gebiet selbst zurechtlegen muß, ohne jedoch die Gewißheit zu haben, daß sie zeitgemäß ist und draußen in der Welt als gültig anerkannt wird. Welchen Wert aber eine wissenschaftliche oder berufliche Tätigkeit darstellen soll, der es an diesen Grundlagen fehlt, braucht wohl nicht ausgesprochen zu werden. Das Studium der geeigneten elementaren Werke über ein Gebiet würde dann nach und nach von selbst die Leute heranbilden, die sich über irgend eine Geistesfrage ein Urteil bilden könnten. An solche Hilfe wurde gedacht, als neulich in das Projekt für die Verleihung der Grade für jedes Fach eine „Einführung“ verlangt werden sollte. Leider bestehen dieselben in der gewünschten Form nicht überall und veralten auch schnell.

Eine wissenschaftliche Tagung, die uns — ich denke jetzt in erster Linie an den mittleren Unterricht — wirklich fördern sollte, müßte also Hilfsmittel und neue Ideen bereitstellen, und wirklich mit uns arbeiten, um das praktische Arbeitenkönnen herbeizuführen, und ferner um solche Irrtümer und Verbildungen zu heilen, die das Schicksal des Autodidakten sind; denn Autodidakt wird ja so ziemlich jeder von uns durch den Eintritt in seinen Beruf; einige sind es als Opfer der Verhältnisse beinahe gänzlich. (Ältere Englischlehrer.) Zu einer solchen Hilfeleistung aber wies die verflossene Ostertagung nur schwache Ansätze auf. Es mag uns recht behagen, uns mit den großen Bildungszentren zu vergleichen, aber das fördert unsere Sache nicht. Mit richtig geleiteten Arbeitsgemeinschaften kleiner Gruppen mit annähernd gleicher Vorbildung jedoch könnten wir die gewünschte Weiterbildung vielleicht mit weniger Opfern erzielen als durch das Ideal, einen längeren Aufenthalt an den Universitäten nach etwa zehn Jahren der Berufstätigkeit, der für die Lehrer moderner Sprachen periodisch zu wiederholen wäre. Die von der Regierung vorgesehenen Studienbörsen für den Besuch ausländischer Ferienkurse sind an sich eine der glücklichsten Maßnahmen, aber die Zahl dieser Börsen kann den Bedürfnissen nicht gerecht werden.

II.

Die Volkskunde fällt aus dem Rahmen der vorliegenden Erörterungen heraus.

Dialektforschung und elementare Phonetik, die ihr dienen soll, waren für viele die anziehendsten Gegenstände der Tagung. Daß man an eine wissenschaftlich ernst zu nehmende Sammlung unseres Sprachgutes herantritt und zu diesem Zweck die Kenntnis der modernen Phonetik und besonders der Transkription verbreiten will, war nicht dazu angetan, mein Mißfallen zu erregen, sind es doch grade diese beiden Ideen, die ich seit langen Jahren, namentlich in einem programmatischen Artikel der *Revue luxembourgeoise* vom Dezember 1920 und noch letztes Jahr im *Journal des Professeurs* vertreten habe. Noch weniger konnte es mich verdrießen, daß Prof. Müller aus Bonn, wenn ich seinen Gedanken recht verstanden habe, den hiesigen Dialektforschern wiederholt und eindringlich riet, „ein einzigartiges Werk zu vollbringen, dessen hohe wissenschaftliche Bedeutung die wohlverdiente Aufmerksamkeit der gelehrten Welt auf sich zöge“, besonders weil „die Sonderstellung unserer Sprache (politische Abgrenzung) es notwendig und möglich mache, dieselbe methodisch und vollständig zu

erforschen und zwar in allen Ortschaften des Landes ohne Ausnahme". Natürlich kann dies „nur durch planvolle Zusammenarbeit“ geschehen. (R. L. 1920, S. 260 ff., passim). Die dort geforderte Art der Aufzeichnung aller irgendwie bemerkenswerten Wörter ist in manchen Fällen noch eher zu genügsam als zu umfassend. Daß voreilige Verallgemeinerung und Synthese „auf Grund ungeheuer beschränkter Information“ nicht ernst zu nehmen sind, klingt ohne Zweifel hart, bezieht sich jedoch nicht auf irgend eine bisherige Leistung im besondern, und entspricht einer Idee, die auch Prof. Levy aus Straßburg ebenso wie die Herren aus Bonn vorgetragen haben, *intra muros et extra*. Zufällig geriet ich auch neulich auf einen Satz von Prof. Tresch im *Journal des Professeurs* (No 20, S. 27): „. . . . une étude linguistique sérieuse de notre patois, laquelle reste encore à faire“. Ich denke, daß ernst soviel heißt wie definitiv, und was nicht definitiv ist, muß ja doch später wieder einmal gemacht werden. An diesem Urteil ändert auch die Rundfrage nichts, die Prof. Huss aus Debreczen vor einigen Jahren veranstaltete. Einige Antworten, die ich zu sehen Gelegenheit hatte, und die Dinge, die man mit ein wenig Glück während der Konferenztage hören konnte, waren nicht sehr vertrauenerweckend. Zu welchen verhängnisvollen Mißverständnissen die ungenügende Informttion, namentlich aus der Ferne, führen kann, zeigt die Besprechung der letzten Lieferung des Deutschen Sprachatlas durch Prof. Huss im Jahrbuch des Sprachvereins (1929, S. 165 und 166), bei dem Worte *Kind*, das sich in dem *Wenkersatz* in dieser Verbindung findet: „Mein liebes Kind, bleib hier unten stehen.“ Ich habe den Atlas nicht zu Gesichte bekommen, kenne auch die genauen Zusammenhänge nicht, sodaß ich nicht beurteilen kann, wo der Fehler liegt. Aber Herr Huss sagt auf S. 165, „die *chand, chând*-Formen in Luxemburg seien, was den Anlaut betrifft, sicher als *Palatal*formen zu beurteilen und alt, wie auch die *cheng, ching*-Formen an der Schweizer Grenze“. Im folgenden sucht er nach Anklängen im *Wallonischen* und spricht von den Formen „*txaund, txönt und txalt* ‚kalt‘ etc.“, die es in verschiedenen Gegenden Luxemburgs gäbe. Diesen Formen stellt er dann die *siebenbürgischen* entgegen, z. B. *tchinek*, das er mit „König“ übersetzt und *tchender*, „könnt ihr“. Es besteht also kein Zweifel, daß er unser *tchant* als eine absolute Wortform „mit dem *tch*-Laut“ nimmt, während es sich um ein phonetisches Gesetz handelt. Das entsprechende Wort heißt für sich gar nicht [tçant] (*tchant*) wie es etwa bei Hebel heißt „Und wer no bi de Charte sitzt“, sondern unter *andrem* [kant], und die Lösung des Verschlusses zur Enge unter gleichzeitiger *Palata-*

lisierung zu [ç] (ch) als teilweise Assimilierung an vorhergehendes t ist eine hierzulande jedem geläufige Erscheinung. In [leift tçant] wird dieselbe ausgelöst durch das t von [leift]; in dem isolierten [tçant] (tchant) ist der bestimmte Artikel [t] einbegriffen.

Nichts ergibt sich aus all dem Gesagten deutlicher als die Forderung, daß eine elementare linguistische und phonetische Schulung der möglichst zahlreichen Mitarbeiter jeder Bestandsaufnahme vorausgehen müsse. Das vollständige Inventar ist seinerseits die Grundlage für die viel später erst mögliche Synthese. Diese Ausbildung erfordert vielleicht Jahre, ist aber meiner festen Überzeugung nach zum Erfolg einfach unentbehrlich. Ich habe meine Meinung, ein anderer sage die seine. Will man eine große wissenschaftliche Tat setzen, so lasse man das Erfinden neuer Etymologien ruhig den Dilettanten und betreibe lange Jahre nur die Sammlung der Laute, der Bedeutung und der Formen. Die Ausbildung der Mitarbeiter hätte damit zu beginnen, daß alle die abergläubischen Vorstellungen vom Wesen und Leben der Sprache zerstört würden, an allererster Stelle die landläufigen Anschauungen über das, was sprachlich schön sei, was richtig sei oder was eine Sprache der andern voraus habe. Mit wirklich wohlthuender Objektivität hat z. B. Prof. Fouché ganz im Vorbeigehen die letztere Frage inbezug auf das Französische beantwortet.

Mit der phonetischen Einführung würde ich am liebsten nicht Hrn. Gilson aus Paris betrauen, denn wenn seine sonstigen phonetischen Leistungen seiner Aussprache des Französischen entsprechen, dann mag sich die Phonetik das Haupt verhüllen. Was er aus dem Abc dieser Wissenschaft vortrug, war durchgängig richtig, denn z. B. die *Eléments de phonétique générale* von Léonce Roudet, aus denen sich auch andere Leute, allerdings schon vor zwanzig Jahren, ihre ersten phonetischen Kenntnisse holten, sind ein sehr gediegenes Buch. Allerdings bewältigt heute mancher in zwei Jahren dieselbe Arbeit wie andere in zehn, aber glücklicherweise haben die Tage der bessern Leute sehr wahrscheinlich auch nur 24 Stunden. Ich habe lange vergebens nach einer luxemburgischen Lautgewohnheit gesucht, die der Vortragende nicht auf das Französische übertragen hätte. Da gab es die ganze Reihe der Assimilierungen, der Devokalisierungen, der falschen Akzente und Intonationen, Verschiebung der Artikulationsbasis und all die schönen Dinge, die unsern Landsleuten so lieblich zu Munde stehen. Der Vokal von *feuille* und *seuil* als offenes o, n und m in *indiqué* und *ombre*, *langue* mit k, *dispose* und *use* mit s, *les cordes vocales* mit t, *sage* mit ch, *trouve* mit f; recht aufdring-

liches ne und de in nous venons de citer, je ne vois pas de raison, oder e in ferait; grâce à, ne puisse entrer, différence entre mit z; la pointe est mit d; phonétique expérimentale, physique élémentaire mit g; apporte à cet égard zweimal mit d; la hauteur mit h; produit mit ou; tas und cas mit deutlichem h; enregistrer und degré mit é in der zweiten, bzw. in der ersten Silbe. Ich kann aus der Unzahl von Beispielen, die ich notierte, nur solche auswählen, die keine typographischen Schwierigkeiten bieten, wie man sich denn überhaupt auch im folgenden diese Schwierigkeit immer vorhalten muß. Ich glaube, wenn es einem recht anmaßend auftretenden jungen Manne so um die pomme d'Adam bestellt ist, nimmt er es sich besser nicht heraus, einer immerhin nicht ganz unwissenden höheren Lehrerschaft in seinem gönnerhaften Tone zu sagen, daß „seine Beobachtungen ihm die Behauptung erlauben, der Luxemburger sei im allgemeinen im Stande, bei sachkundiger Anleitung in kurzer Zeit sich rein französisch klingende Laute anzueignen.“ (T. Y. im „Luxemburger Wort“ vom 29. April.) Man wird es uns wohl nicht verübeln, wenn wir für eine so beschaffene Anleitung keine Begeisterung aufbringen. Und dem Lächeln, das ich jetzt auf einigen Gesichtern sehe, diene zur Antwort, daß „der“, der andere, wahrhaftig keine Lust verspürt, sich vorzudrängen; doch sagt es ihm auch nicht zu, der Bildung von Legenden Vorschub zu leisten.

Wohlthuend berührte dann die bescheidenere Art von Fr. Palgen, die sich wirklich in den Stoff hineingearbeitet zu haben scheint. Auch ihr Deutsch war ungewöhnlich gut. Trotzdem scheinen mir die folgenden Ausstellungen im Interesse der Sache zu liegen.

1. Es stimmt doch wohl nicht, daß wir im Großherzogtum fast nur das Zäpfchen -r gebrauchten. Auf dem flachen Lande war dieses r in meiner Jugend das viel verhöhnte Privileg der aus Paris heimkehrenden Dienstmädchen, die mit dem „Schlirpsen“, wie wir es nannten, den Dorfgenossen ihre feinere Bildung bewiesen. Was nach meinen Beobachtungen die meisten von uns wirklich sprechen, ist ein Zungenspitzen-r mit verschiedener, aber meist sehr geringer Zahl von Schlägen. („Nach meinen Beobachtungen“ muß man immer sagen, wenn man sich zunfztgerecht und sachverständig ausdrücken will.) Ungenau wurde auch der Vokalismus der Wörter Bâm, Kâp, Dâch und ähnlicher gedeutet, wenigstens in den während des Vortrages verwendeten Formen. Es handelte sich dabei nicht gleichmäßig um einfache Verlängerung, sondern auch um Diphthongierung mit gemischtem e (dem bekannten tonlosen e), gelegentlich auch um zwei Silben, entweder mit zwei o oder

mit langem o und gemischtem e, die durch ein gar nicht tiefes Hörbarkeitstal, durch w getrennt wurden, das heißt durch den Laut der, natürlich viel deutlicher, im Anlaut des französischen Wortes oui gehört wird. Eine ziemlich nutzlose Debatte auch hätte vermieden werden können, wenn man nicht aneinander vorbeigeredet hätte, indem bei einer Gelegenheit der eine den Öffnungsgrad eines Vokals im Sinne hatte, der andere dessen Quantität. Etwa wie wenn der eine behauptet, das Tuch sei blau, während der andere darauf besteht, daß es bloß eine Elle breit sei. Im ganzen haben mir die Ausdrücke Korreption und namentlich Zirkumflexion noch nie etwas gesagt, und es war tröstlich, daß Fr. Palgen selbst verschiedentlich andere Bezeichnungen gebrauchte wie halbe Länge oder Überlänge. Noch mehr aber freute es mich, daß die Vortragende den alten Ladenhüter von „Schwebelaut“ über Bord warf, der noch bei Engelmänn (Auf heimatischen Pfaden) und bei Welter (Dichtung in Luxemburg, S. 386) sein geheimnisvolles Wesen treibt. Wenn man darauf aufmerksam macht, der erkennt sofort, daß in einem Falle wie dem luxemburgischen Worte für Stall ganz einfach ein langes l gesprochen wird. Man lasse sich zum Vergleich nur einmal das italienische bello vorsprechen. Der Geist der Lautwissenschaft spricht nicht altehrwürdige Irrtümer nach und begnügt sich nicht mit Wörtern, sondern weist jeden an, seine Sinne zu gebrauchen oder, wo diese nicht ausreichen, das messende und aufschreibende Instrument. Nur darf man die Rolle des letzteren nicht überschätzen, denn was wir mit dem Ohre nicht zu vernehmen oder höchstens noch mit unserm Auge nicht zu sehen vermögen, das hat z. B. für die praktische Lautunterscheidung und die Spracherlernung wenig Wert. Mit der Bemerkung von Fr. P., daß sich in der Umschrift eines Textes im letzten Jahrbuch des Sprachvereins zahllose Fehler finden, weil ihr die Korrekturbogen nicht unterbreitet worden waren, dürfte sich die Forderung unterstützen lassen, daß jeder Mitarbeiter an einem sprachwissenschaftlichen Unternehmen im Gebrauche der phonetischen Schrift gedrillt werden müsse, damit er selbst die Umschrift vornehmen und den Druck überwachen kann.

2. Als eine ernste Lücke muß es gelten, wenn die Anfänger auf dem Gebiete luxemburgischer Phonetik nicht unterrichtet werden über folgende, doch sehr wesentliche Dinge: Assimilierungen (z. B. in op an ôf), Ausfall des n am Wortende vor den meisten Konsonanten (d, t, (ts), n, h sind Ausnahmen), Unterschied zwischen offenen und geschlossenen Vokalen, Behauchung von p, t, k, Artikulationsbasis, Intonation, die Aussprache nit gut als nit jut mit größtenteils stimmlosem j; die Wortstellung vielleicht, sicher jedoch die charakteristischen

schwachen Wortformen wie sie —se, du — de, hien — en mit tonlosem e, wannste für deutsches wenn du; Unterschied des Vokals in den luxemburgischen Entsprechungen für dick und dünn. Wenigstens das Gebiet der partiellen Assimilierungen, wie sie sich etwa in der Bindung zeigen, dürfte nicht übergangen werden. Man übersetze sich doch nur jetzt kommt er und jetzt kommt es und jetzt kommt einer auf luxemburgisch und beobachte das Endungs -t, das in elo kent en ein t, also stimmlos bleibt, während es in den zwei andern Beispielen vom folgenden Vokal die Schwingungen der Stimmbänder vorwegnimmt, also zu d wird. Den genauen Zeitpunkt des Eintrittes der Schwingungen und einen etwaigen Unterschied im Atemdruck mag man mit dem Kymographen bestimmen, aber für die Aufzeichnung des Lautbestandes durch die Schrift kommt das nicht in Betracht.

3. Was ich aber gradezu als entmutigend empfinden müßte, das ist, wenn bei der künftigen Aufspeicherung unserer Wörter die von Frl. P. vorgeführte phonetische Schrift als Hilfsmittel gewählt würde. Es handelt sich nicht um den Wert einer Schrift an sich, sondern um die Erzielung der Einheit. Nach langem Warten haben wir für einige Mittelschulen das System des Weltlautschriftvereins (Association phonétique internationale) erhalten, das ohne Zweifel einmal die phonetische Einheitsschrift sein wird. Aus unsern Mittelschulen könnte man daher nach einer Reihe von Jahren die Mitarbeiter holen, die eine wesentliche Voraussetzung des Gelingens eines dialektwissenschaftlichen Unternehmens bereits mitbrächten. Darf man jetzt eine andere Schrift verbreiten, und so am Ende auch die so lange ersehnte Neuerung im Sprachunterricht gefährden, ehe dieselbe noch imstande war, sich auszuwirken? Die Wünsche der Marburger Dialektzentrale in Ehren, aber ich glaube, wer Marburg sagt, denkt auch Viëtor, einst der Mittelpunkt der Association phonétique, und man muß sich bloß wundern, daß dieser überragende Name nicht mächtiger gewesen ist. Ich wenigstens sehe in unserm Dialekt keinen einzigen Laut und keine einzige Erscheinung, für die man im System der A. P. I. kein Zeichen hätte. Es notiert ja auch alle Sprachen der Welt. Warum es also verschmähen?

III.

Es sei nun weiter der Vorschlag gemacht, die deutsche Gemeinsprache, die Hochsprache, früher Bühnendeutsch genannt, in unsern Schulen einzuführen, entweder sofort in ihrem ganzen Umfange oder in zwei Stufen: Zuerst würde man sich über das einigen, was für eine deutsch klingende Aus-

sprache wesentlich wäre, unter Beibehaltung einiger landschaftlicher Besonderheiten, und erst später, wenn man in Deutschland selbst die volle Einheit erzielt hätte, das heutige Kunstprodukt also zu etwas Lebendigem geworden wäre, würde man sich restlos den Gesetzen der allgemeinen Hochsprache unterwerfen. An sich wäre die erste Lösung vorzuziehen, erreichbar scheint mir aber höchstens die zweite.

Gegenseitiges Verstehen ist die Grundbedingung allen Sprachlebens; dieses Verstehen selbst beruht nur auf der Gleichförmigkeit. Wenn zwei dieselbe sogenannte schlechte Sprache reden, wird ihre Unterhaltung lebhafter als wenn sie zwei ganz verschiedene Sprachen verwenden, die den Gipfel der Vollkommenheit erstiegen haben sollen. Ein Zeichen leistet nur dann einen Dienst, wenn man sich über dessen Verwendung geeinigt hat. Das gilt sowohl für die Orthographie und die phonetische Schrift wie für die Aussprache. Zur Einheitlichkeit ist aber allseitiger guter Wille nötig. Die Macht eines einzigen reicht dafür nicht aus. Es müßten sich alle, die in Sprechdingen urteilsfähig sind, zur Form der Einheitsprache äußern können, zur allgemeinen oder zur speziell luxemburgischen; man würde erwägen, wie weit die Bestimmungen der deutschen Bühnenaussprache bei uns zu beobachten seien, worauf dann das Resultat behördlich vorgeschrieben würde. Ein geschätzter Berufsgenosse bemerkte mir nach dem Vortrag Roedemeyers, er werde künftig in seinem Unterricht noch schärfer als bisher auf den Gebrauch der richtigen deutschen Formen sehen. Es ist aber zu befürchten, daß er, auf sich allein gestellt, nichts Nachhaltiges erreichen wird. „Über unsere Kraft“ heißt ein Drama von Björnsterne Björnson. Das Beharrungsvermögen ist stärker und ausdauernder als der Drang der Begeisterung. Hier ist Arbeit auf lange Sicht. Für den Deutschunterricht sind ja die Verhältnisse bei uns ungünstiger als fürs Französische. Von allen Fragen der Zuneigung und der Politik wird hier geflissentlich abgesehen. Französisch aber glauben wir wenigstens noch lernen zu müssen, während im Deutschen jedermann Bescheid weiß. Fürs Französische haben wir an einigen Mittelschulen Vortragskurse und noch manches andere. Auch stellt sich die Frage des Standards beim französischen Unterricht in Frankreich weniger, bei uns wohl kaum. Bezüglich des Deutschen ist der jetzige Zustand als derjenige der Unsicherheit und der Inkonsequenz zu bezeichnen. Jeder kennt aus seiner eigenen Schulzeit der Beispiele genug, die zeigen, daß unsere undeutsche Aussprache vieler Wörter, sogar von der allgemeinen Lautgebung abgesehen, nicht einmal auf einer einheimischen Tradition beruht, da der eine diesen Fehler vorzieht, der andere

jenen. Von einigen Lehrern werden die Schüler korrigiert, wenn sie Akkusativ, wie rechtens, entweder auf der letzten Silbe betonen oder mit Nebenton auf der ersten und Hauptton auf der letzten Silbe; so verzeichnen es alle Nachschlagebücher und so sagen, „nach meinen Beobachtungen“, die Universitätslehrer in Deutschland. Dieselbe Unsicherheit besteht, um nur noch einige landläufige Beispiele zu nennen, wenn jemand etwa sagen soll, daß Dorothea von Johann — oder Georg — zu ihrem Geburtstag eine Kopie eines Böcklinschen Bildes erhalten hat, das ihr viel Spaß machte, oder bloß einige Röslein nebst einem Billet zu einer Vorstellung von Maria Stuart, Agnes Bernauer, Sappho oder Judith.

Irgend ein gehässiger Historiker mit Absichten hat das törichte Schimpfwort gesprochen von dem Volk ohne Ehre und ohne Vaterland; er hat es wohl nicht gewußt, sonst hätte er gewiß hinzugefügt „und ohne Sprache“. Damit hätte er dann nicht einmal ganz unrecht gehabt, da wir noch nicht dazu gelangt sind, wenigstens jene Sprache perfekt zu sprechen, bei der uns Erfolge beschieden sein könnten. Das alles hat nichts zu tun mit Orientierung nach Osten oder nach Westen, sondern ist einfach eine Frage der Zweckmäßigkeit und der wissenschaftlichen Redlichkeit. Wenn die in Athus unser Geld nicht mögen, so müssen wir das ertragen. Aber wir hätten es in der Hand, eine Sprache mit internationalem Kurs zu meistern. Ob wir ein geeinigtes, geregeltes Deutsch mit etwas luxemburgischem Charakter sprechen, oder ob wir die halb künstliche Hochsprache der Literatur, der Bühne und der Wissenschaft annehmen, in keinem Falle, am wenigsten in letzterem, könnte unsere nationale Eigenart in eine schiefe Stellung geraten. Grade die Ausländer können den Wunsch haben, ein Deutsch zu lernen, das keiner deutschen Landschaft angehört, ein Deutsch ohne deutschen Erdgeruch, der die Zugehörigkeit zu einer Volksgemeinde betonen würde, ein Deutsch für internationalen Gebrauch in Wissenschaft, Literatur, Kunst und Verkehr, ich möchte sagen, ein unpersönliches Deutsch, das man in allen Gauen Deutschlands ebensogut gebrauchen kann wie sonstwo in sprachkundiger Gesellschaft, ein Deutsch, das man auch mit Buch und Phonetik gelernt haben kann, ohne es notwendigerweise auf dem natürlichen Wege erworben zu haben. Wenn wir richtiges Französisch sprechen sollten, würden wir dadurch auch noch keine Franzosen werden. Lassen wir also den kindlichen Gedanken fallen, daß wir durch wissenschaftliche Wahrhaftigkeit etwa dem Preußentum entgegengehen könnten. Unsern eigenen Dialekt kann richtiges Hochdeutsch nur stärken.

Nach der praktischen Seite bedeutet die Aneignung einer richtigen deutschen Sprechweise im Zeitalter des Verkehrs und des Rundfunks eine Notwendigkeit. Es gäbe sogar noch andere Erwägungen (Professorenaustausch). Auch erfährt man nicht selten von Ausländern, die einen längeren Aufenthalt in Luxemburg vorbereiten, weil sie hoffen, hier auf direktem Wege zwei bedeutende Sprachen zu lernen. Wirtschaftlich und inbezug auf unser Ansehen in der Welt wäre es nicht so schlecht, wenn wir mit gutem Gewissen recht viele Leute mit diesen zwei Sprachen anlocken könnten. Die Möglichkeit dazu läge vielleicht darin, einstweilen etwas weniger Deutsch und Französisch zu lernen, aber das übrig bleibende mustergiltig zu gestalten.

Wie sieht die deutsche Einheitssprache aus, und wie unterscheidet sich davon das luxemburgische Deutsch? Von nur meßbaren Unterschieden abgesehen, dürfte zuerst die Artikulationsstelle dieselbe sein. Die Gemeinsprache aber artikuliert viel gespannter als wir, woher auch die Vokale geschlossener werden, besonders die Reihe von i bis a über e. Die Intonation oder die Modulation ist nicht unwesentlich verschieden, aber darüber gehen wir hier besser hinweg, denn grade die Intonation ist dasjenige, was man von einer fremden Sprache, wenn überhaupt, immer am spätesten lernt.

Die Bildung der Einzellaute an und für sich bietet uns keine namhaften Schwierigkeiten. In vielen Fällen aber sind wir über ihre Verwendung im Unklaren, besonders wo die Schrift die folgenden Buchstaben aufweist: g, ch, e, s, st, p, t, k, und wo ein nicht geschriebener Laut in Frage kommt, der Kehlkopfverschlußlaut, das sogenannte Knackgeräusch oder der feste Einsatz (*attaque dure*, *glottal stop*) zu Anfang der nichtenklitischen Wörter.

Für g lautet die Regel, daß es immer wie der Anfangslaut in gut oder in komm zu sprechen sei, außer wo die Verbindung -ig im Silbenauslaut oder vor Konsonant steht. Ausgenommen sind Königreich und die Fälle, wo auf ig die Silbe -ich folgt. Also mit [g] in Geologie, tragen, liegen, ewige, Agnes, Magnet; wie k in Tag, liegt; aber wie [j] in ewig, befriedigt, heiligste. Oft ist der Verschluß so locker, daß der Hörer ungewiß ist, ob g oder j gesprochen wird. Der stimmhafte gutturale Reibelaut, wie wir ihn in tragen, trugen, trogen sprechen, ist in der Bühnenaussprache vollständig ausgeschaltet. Flugzeug hat zweimal k.

y wie ü, obschon man in Zylinder zwei i spricht. Man schreibt und spricht Satire mit i. ch bietet eine große Schwierigkeit in Namen und in Fremdwörtern. Es lautet z. B. wie in

ach in den Wörtern Bacchus, Gracchen (ohne k); wie k in Chaos, Chrestomathie, Chronik, Melancholie, Orchester; wie in ich bei Chimäre die Einbildung.

Interessante Wörter mit kurzem, offenem e: Rebhuhn, Herbergc, Vers, Herzog; aber mit langem, geschlossenem e: Krebs, Erde, Pferd, erst, werden, Schwert, wert.

Stimmhaftes s findet sich in Person, Sirene, Version (im Silbenanlaut vor Vokalen); stimmloses in Röslein; st (sp) im Anlaute wie scht (schp); für Fremdwörter hängt dieses von dem Grade der Einbürgerung ab. Die Herren Roedemeyer und Bach sagten beide Standard mit s.

p, t, k sind mit starkem Hauch (h) zu sprechen; bei pf, ts (z) erscheint natürlich das h erst hinter dem f oder dem s.

Die Vokale im Anlaut eines Wortes werden mit festem Stimmeinsatz gesprochen, was sich in fortlaufender Rede anhört, wie wenn die Wörter abgebissen würden, indem man sie ohne Bindung spricht. Neben den Assimilierungserscheinungen ist das Fehlen dieses festen Einsatzes eines der ausgeprägtesten Merkmale des Luxemburgischen. Immerhin hängt die Stärke dieses Lautes von dem Grade der Betonung ab, und sein Gebrauch darf auch nicht übertrieben werden, so wesentlich er auch ist. Er tritt auch in der Zusammensetzung auf, solange diese gefühlt wird, jedoch nicht z. B. bei der Zusammensetzung mit voll-, all-, hin-, her-. Auch im Gesang wird er viel weniger verwendet. Herr Müller aus Bonn, der sich von der Bühnenaussprache ziemlich weit entfernte, machte von dem Laut nur geringen Gebrauch, während Herr Bach darin sehr sorgfältig war. In einem Falle wie galt es waren die zwei Wörter gebunden, während aber natürlich das t stimmlos blieb. Wenn man aber sagt bei Unsinn Deutschland (uns in), was wird dann aus der Blümlisau?

Richtig stimmhafte b, d, g gibt es in großen Teilen Deutschlands nicht, und so war es weiter nicht wunder zu nehmen, daß man auch bei sorgfältiger Sprechweise den Eindruck haben konnte, Kränze statt Grenze zu hören, sobald der Unterschied im Atemdruck gering wurde. Ein Herr aus dem Elsaß hätte dafür mit seinen deux soeurs facultatives par semaine den besten Beweis geliefert.

Die Betonung ist in Fremdwörtern und Eigennamen schwierig. So werden z. B. Portier und Budget auf der letzten Silbe betont. Insofern besonders ist die Betonung wichtig, als die Quantität der Vokale vielfach davon abhängt. Man sagt ja Geograph und Legat mit langem, betontem a, Seraph und Euphrat mit kurzem, unbetontem a. Die Quantität selbst fällt

uns auf in den Wörtern Jagd, habt, Obst, Gemach, Kredit, Wuchs, Behörde, Ruß, Wucher, Ludwig, Vogt, die nach den Regeln je einen langen Vokal haben.

Im Altfranzösischen gab es bekanntlich für die Endkonsonanten auch folgende Regeln: a) jeder stimmhafte Endkonsonant wird vor einer Pause stimmlos, wie solche stimmlose Konsonanten noch heute in *grand homme* und in *sang et eau* zu hören sind; b) ein stimmloser Endkonsonant wird vor Vokal stimmhaft, wie noch heute in *six enfants*, *neuf ans*. Nun gibt es auch im Hochdeutschen zwischen Rat und Rad keinen nennenswerten Unterschied; derjenige, der von Th. Siebs in seiner Deutschen Bühnenaussprache S. 81 und anderswo aufgestellt wird, ist für meine Ohren zu fein. Darin aber besteht zwischen der deutschen Hochsprache und der luxemburgischen Sprechweise (Dialekt wie Lesen von Hochdeutsch) ein starker Unterschied, daß wir wie im Altfranzösischen vor vokalischem anlautenden Wörtern — eine Ausnahme ist oben erwähnt — den stimmlosen Konsonanten am Schlusse des vorhergehenden Wortes stimmhaft machen. *Ech stin op*, aber *ob an ôf*. Diese Gewohnheit übertragen wir dann zum Verdruß der Sprachlehrer auch auf Französisch und Englisch, genau wie auf das Schriftdeutsche. „Ich weiß es, Kind“ wird dann zu „ich weises Kind“. „Mit ihr“ wird „midir“ und „avec elle“ wird „aveguelle“. Wer aufpassen will, wird es in erschreckendem Ausmaß auch bei denen finden, die etwa auf ihre eigene Aussprache des Französischen sehr große Stücke halten. Ich kenne einen nichtswürdigen Schulmeister, der sich und andern den harmlosen Spaß, es bestätigt zu sehen, schon mehr als einmal gegen den Willen der Versuchsobjekte bereitet hat. Man sagt und hört nicht immer, was man zu sagen oder zu hören glaubt. Nur erklärende Warnung und Übung können helfen. Auch im Deutschen sagt man natürlich dann *ras' ich* mit weichem *s*, weil ein *e* ausgefallen ist, aber dann *las ich* ist mit hartem *s* zu sprechen, auch wenn man bindet. Adler (mit *d* wegen der Elision von *e*), sterblich, schädlich sprechen wir durchgängig richtig, während wir Rädlein und Knäblein gegen die Regel mit weichem *d* und *b* sprechen. Konsequenz ist das letzte, was wir dabei anzustreben scheinen.

Konsequenz bedeutet Regelung. Wenn wir uns der hochdeutschen Einheitssprache nähern wollen, kann dies alles nicht der Willkür des einzelnen Lehrers überlassen bleiben sondern, wenn wir uns anfangs mit einer Auswahl von Änderungen begnügen, muß dieselbe nach reiflicher Prüfung durch die geeigneten Leute getätigt und durch die Behörden aufgedrängt werden. Es wäre mir lieb gewesen, wenn uns Herr Roede-

meyer davon gesprochen hätte, wie weit man in Deutschland und im übrigen deutschsprachigen Ausland darin schon gegangen ist. Eine genaue Kenntnis davon würde uns die Sache erleichtern. Sicher ist, daß die Frage der Anpassung der einzelnen Landschaft an vielen Orten bereits lange studiert ist. In Siebenbürgen hat es schon 1902 A. Scheiner getan, in Wien K. Luick 1904, in der Schweiz J. Leumann 1904. Bei uns würde wohl nur das g der Schrift eine ernste Schwierigkeit bilden, da wir im übrigen kaum feste Gewohnheiten auszureißen hätten. Ist ja doch allzuvielen dem Zufall oder der Willkür überlassen. Wer will behaupten, das sei, neben anderem, keine pädagogische Sünde?

Schauen wir zuerst einmal alle in elementare phonetische Handbücher hinein. Nur einige seien flüchtig erwähnt. Fürs Deutsche genügt zu Anfang das kleine Buch über Lautbildung von L. Sütterlin. Von Viëtor hat man Elemente der Phonetik des Deutschen, Englischen und Französischen, eine Darstellung der Aussprache des Schriftdeutschen, ein phonetisches Lesebuch und ein Aussprachewörterbuch. Für eingehendere Beschäftigung mit experimenteller Phonetik gibt es das einschlägige Werk von Pacconcelli-Calzia. Für die Praxis der Fortbildung sind Klinghardts Artikulations- und Hörübungen einzig in ihrer Art. Die Deutsche Bühnenaussprache von Th. Siebs enthält die Theorie und ein Wörterbuch in Auswahl, auch eine Darstellung der Geschichte der von ihm selbst 1896 angeregten Bewegung. Daraus sei nur hervorgehoben, daß auch die germanistische Sektion der 45. Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner in Bremen 1899 den Ergebnissen der Regelung zustimmte. Nach Siebs wurden auch die Schallplatten „Die Laute der deutschen Hochsprache in Beispielen“ angefertigt, die der Berliner Lautverlag für phonetische Platten und Texte der Lautabteilung der Preussischen Staatsbibliothek Berlin seit einigen Jahren in den Handel gebracht hat. Der Gewinn daraus wird zu wissenschaftlichen, der Lautabteilung dienenden Zwecken verwendet. Das Organ der Association phonétique internationale, der Maitre Phonétique, veröffentlicht in jeder Nummer phonetische Texte, mit deren Hilfe man sich schnell in die Sprache einlesen kann. Auch eine auf unsere Verhältnisse passende Einführung wäre bald geschrieben.

Nachdem nun eine genügend große Zahl von Arbeitswilligen die nötige Vorbereitung erworben hätte, würde ein Mann wie Prof. Roedemeyer zunächst während einer Woche die Einübung und Vertiefung des Gelernten übernehmen. Ein ähnliches Mittel schlug M. Esch bereits 1917 vor und betonte besonders, daß darin nichts Erschreckendes oder Demütigendes

liegen könnte. (Journal des Professeurs, No 12.) Einige könnten auch an ausländischen Ferienkursen für den Mittelunterricht ausgebildet werden. Ehe die geplante neue Prüfungsordnung für die akademischen Grade, mit Phonetik, sich ausgewirkt hat, wird noch mancher Tag vergehen. Die Normalschule und das Priesterseminar, die sich unbedingt auch beteiligen müßten, hätten darnach die wichtigste Rolle in der Weitergabe des Erworbenen an die Lehrenden, die in der Schule und auf der Kanzel erreichen könnten, daß die neuen Klänge Kindern und Erwachsenen vertraut würden. Auf die Unterstützung durch den Rundfunk braucht man heute gewiß nicht mehr besonders hinzuweisen. Stephen Jones hat auch letztes Jahr die Verhandlungen der Society of Radiographers veröffentlicht (Beilage zum *Maitre Phonétique*) und gezeigt, wie im einzelnen die im anatomischen Institut der Londoner Universität aufgenommenen Röntgenbilder zwar zuerst der Forschung dienen, dann aber auch dem praktischen Ausspracheunterricht helfen können. In einem Wort, die Hilfsmittel sind für jede Stufe des Studiums heute so zahlreich und verschieden, daß „nichts mehr den Sterblichen allzuschwer ist“, die wirklich ein schönes sprachliches Ziel erreichen wollen.

Die in Deutschland gegen die Einheitssprache vorgebrachten Einwände sind in Kapitel VI der Lautbildung von Sütterlin kurz zusammengestellt. Der schwerste davon, daß die neu erworbenen Laute im Kampfe mit der Umgangssprache immer wieder gefährdet würden, hat für unser Land nur sehr geringe Bedeutung, da uns im täglichen Umgang überhaupt kein Hochdeutsch entgegentritt.

Die Verwertung einer gehobeneren Aussprache auf dem Gebiete der Kunst mag hier übergangen sein. Nur ein Wort Goethes soll zum Abschluß darauf hinweisen. „Der Grund aller höheren Rezitation und Deklamation ist die reine und vollständige Aussprache jedes einzelnen Wortes.“

J. Feltes.

Une classe de français en 1^{re}.

Alfred de Vigny: Moïse.

En quoi Alfred de Vigny s'oppose-t-il aux autres grands poètes romantiques?

Lorsqu'on compare A. de Vigny aux trois autres grands représentants de l'école romantique, à Lamartine, à Hugo, à Musset, on constate qu'il s'oppose à eux par plusieurs aspects caractéristiques de son génie:

a) Tous les trois lui sont supérieurs par la fécondité, qui se manifeste chez Lamartine par une généreuse promptitude l'expansion produisant parfois l'impression d'une prolixité nonchalante, chez Musset par une sensibilité débordante et un élan frémissant, chez Hugo par la diversité prodigieuse de l'inspiration et une extraordinaire puissance évocatrice. Mais aucun d'eux n'a eu le don dangereux autant que séduisant qui constitue la marque propre de Vigny: le *don de la rareté*. Noblesse, distinction, subtilité concentrée, gravité, repliement sur soi-même: voilà les mots qui se présentent naturellement à l'esprit lorsqu'on prononce le nom de Vigny.

b) La méditation de la souffrance et le problème de l'existence du mal ont suggéré à Lamartine, à Hugo et à Musset des vues profondes sur l'ordre moral du monde. Mais aucun d'eux n'a réussi à donner à ses poèmes une portée philosophique aussi profonde qu'A. de Vigny, à poser avec plus de hardiesse et de netteté le problème de l'âme et de l'humanité. C'est qu'il a fondé sa vue pessimiste du monde non plus sur des misères individuelles, mais sur certaines lois de la vie humaine et de la destinée. Il a été plus que tous les autres un *penseur* et peut passer par le créateur de la *poésie philosophique*. Rien de maladif ne se mêle à son incurable mélancolie, rien d'affecté non plus ni de déclamatoire. Sa tristesse, contrairement à ce que l'on a prétendu, est sans cause extérieure et semble avoir en elle-même son poison. Pour d'autres les plaintes et les cris ont été un soulagement à leur souffrance. Cette consolation est refusée à Vigny. C'est que les causes de sa tristesse doivent être cherchées non pas dans la région des sentiments, mais dans celle des idées. On a d'ailleurs essayé bien des fois de reconstituer la trame d'idées qui a fourni le tissu premier de sa poésie pessimiste.

c) Pour les poètes romantiques la poésie est essentiellement un épanchement de leurs émotions intimes. Ils se confessent au public et se révèlent à nu dans les secrètes profondeurs de leur individualité. Alfred de Vigny, lui aussi, n'est préoccupé que

de son moi. Mais, tandis que ses confrères en romantisme se livrent sur le moment même à la passion qui les anime, il recule ses poèmes dans un horizon lointain et affecte *l'impersonnalité*. Pour exprimer le fond de son cœur il choisit les formes les plus impersonnelles. A la différence d'A. de Musset, qui livre ses passions toutes chaudes et toutes frémissantes à la curiosité du public, qui „crie son supplice“ dans ses vers et fait consister l'inspiration dans le jaillissement direct de l'émotion, A. de Vigny se contient, se replie sur lui-même et se pénètre longuement de son émotion avant de la chanter. Sa noble et délicate pudeur répugne à entretenir le public de lui-même, à le prendre pour confident de ses plus intimes tristesses. Loin de dégonfler son cœur en strophes impétueuses, il laisse à son sentiment individuel le temps de se transformer en une idée générale qui, grâce à un long travail d'incubation, s'organise sous forme d'image ou de symbole. Toutes ses poésies sont des légendes, des contes épiques, des récits dramatiques. Il les appelle des „poèmes“ qui, par opposition aux „odes“ de V. Hugo et aux „élégies“ de Lamartine, sont des compositions d'une moyenne étendue où „une pensée philosophique est mise en scène sous une forme épique ou dramatique“.

Citez quelques-unes des images symboliques qui servent à A. de Vigny à exprimer et à „organiser“ ses idées et indiquez où il les choisit de préférence et pour quelle raison.

C'est en dehors de lui-même et bien loin de lui que Vigny choisit les êtres ou les objets sur lesquels il s'efforce de concentrer notre attention et dans lesquels il nous fait découvrir des analogies aussi frappantes qu'insoupçonnées. Veut-il recommander aux hommes une stoïque résignation en face des absurdes et indiques cruautés que leur raison n'arrive pas à comprendre, il leur offre pour modèle la *mort du loup*, du loup qui, cloué au gazon par le couteau des chasseurs et baigné dans son sang, regarde ses bourreaux en silence et meurt sans jeter un cri. Veut-il encourager les penseurs et les chercheurs à garder la foi dans l'avenir des idées aujourd'hui méconnues par la foule, mais pieusement recueillies par la lointaine postérité, il anime d'une vie puissante la *bouteille à la mer* qui, lancée à la vague par le bras d'un naufragé, porte, consignée en ses flancs, la dernière pensée du navigateur et roule au hasard dans les immenses remous des flots déchaînés, „tremblante voyageuse à flotter condamnée.“

Mais c'est dans l'histoire surtout et dans la plus vénérable de toutes les histoires: la Bible que Vigny choisit ses porte-parole